GEORGIA CALDERA

# LES LARMES ROUGES

1 - RÉMINISCENCES

Éditions d'ici du

Extrait de la publication

# Les Larmes Rouges

# 1 – Réminiscences

Extrait de la publication

Georgia Caldera

# Les Larmes Rouges

## 1 – Réminiscences

Extrait de la publication

Précédemment paru aux Éditions du Chat Noir,
novembre 2011.

*Pour la présente édition :*
© Éditions J'ai lu, 2013

*À toi qui jamais ne quittes mes pensées…*

« *Écoutez-les ! Les enfants de la nuit…*
*En font-ils une musique !* »
Bram Stoker, *Dracula*

# Chapitre 1
# En finir

Elle était là, seule, sur ce pont qui paraissait plus énorme que jamais, où nombre de voitures passaient, plus ou moins rapidement, sans que personne semble la remarquer. Le ciel était aussi sombre que ses pensées. Il pleuvait à torrents et elle était complètement trempée. Ses vêtements et ses cheveux, humides et glacés, collaient à sa peau, lui donnant un aspect de rat mouillé un peu grotesque, mais cela n'avait plus aucune importance à présent… Elle scrutait les flots de ce regard effrayé mais résigné que possèdent ceux qui n'ont plus rien à perdre, quand une petite voix lui souffla doucement à l'oreille :

— *Eh bien… Vas-y ! Maintenant que tu es là ! De toute façon, qui te regrettera, hein ? Personne ! Il n'y a pas une seule âme en ce bas monde qui viendra pleurer la pauvre, la triste et si ennuyeuse Cornélia…*

— Si, mon père… se répondit-elle à elle-même, cherchant à se convaincre sans vraiment trop y croire. Il va être malheureux… Enfin, je pense… J'espère…

— *Voyons, ton père ne t'aime pas, tu le sais bien ! Il te l'a d'ailleurs assez montré comme ça ! La réalité*

*est parfois cruelle mais il faut savoir l'accepter. Résigne-toi, il est temps !*

De nouvelles larmes se mirent à rouler le long de ses joues, se confondant avec l'eau de la pluie qui fouettait toujours son visage. C'était vrai, elle ne pouvait l'ignorer, il ne l'aimait pas… Son propre père ne l'aimait pas. Les preuves étaient là, toutes accablantes et criantes de vérité. Dernièrement, elle avait eu une terrible dispute avec lui, sur ce même sujet qui, si souvent, les avait opposés : « Son avenir. » Les mots douloureux avaient fusé, blessants et humiliants, comme toujours, et, depuis, il ne lui avait tout bonnement plus adressé la parole. Cela faisait presque deux semaines maintenant qu'il l'ignorait, la traitant avec autant de dédain et de désintérêt que si elle avait fait partie du mobilier. Dans cette affreuse période de solitude, il l'avait délaissée, une fois encore, et pourtant, il savait combien elle était fragile, surtout en ce moment.

Cornélia n'avait jamais vraiment eu une vie facile. À cinq ans, ses parents avaient divorcé. Deux ans plus tard, sa mère, avec qui elle avait vécu jusqu'alors, était morte, tuée sur le coup dans un accident de voiture atroce mais idiot, provoqué par un chauffard ivre… C'était suite à ce drame que la jeune fille avait dû emménager avec son père, avocat de renom à l'emploi du temps surchargé, au mode de vie solitaire et effréné, peu adapté à un enfant. Il n'y avait jamais eu de place pour elle dans la vie de cet homme. Pire, elle l'avait gêné. Elle s'en était toujours plus ou moins doutée mais, désormais, elle en avait la certitude puisqu'il lui

avait fait la remarque au cours de cette fameuse dispute. Il était terrible d'apprendre qu'elle n'avait jamais été qu'un fardeau, un boulet qu'il avait traîné derrière lui, l'entravant plus qu'autre chose dans son quotidien mais aussi, et surtout, dans sa carrière.

Et si, pour Cornélia, cette période de l'année était si difficile à traverser, c'était parce que cela allait bientôt faire deux ans, jour pour jour, que Lise, sa meilleure et unique amie, était décédée, succombant, sous ses yeux, à une violente chute de cheval tandis qu'elles se promenaient toutes deux en forêt, un jour brumeux et pluvieux comme celui-ci. Depuis toutes petites, elles avaient fréquenté les mêmes écoles, s'étaient retrouvées le week-end et durant les vacances, et avaient partagé cette même passion pour l'équitation, enfin… Jusqu'à ce matin-là, du moins. Cornélia, à l'image de son père, avait toujours été très solitaire et réservée, une enfant bizarre et asociale, mise à l'écart systématiquement par tous ses autres camarades. Tous, à l'exception de Lise. Cette dernière avait été la seule à qui la jeune fille s'était jamais confiée, la seule à vraiment la connaître, et, également, la seule à avoir été là pour elle quand elle en avait eu besoin. Aujourd'hui, à dix-neuf ans passés, et, depuis la mort tragique de cette amie, Cornélia n'avait plus personne auprès de qui trouver le moindre réconfort…

Personne… Seule… Ces mots résonnaient dans sa tête comme une litanie imposée malgré elle à son esprit. Où qu'elle se tournât, où qu'elle regardât, le tableau était noir, saturé, sans salut, sans futur…



Extrait de la publication

Elle avait entamé, et ce pour faire plaisir à son père qui estimait pouvoir au moins exiger ça d'elle, des études de droit. Si, à l'école, où elle avait démarré avec un an d'avance ; au collège et au lycée, elle avait toujours été brillante, sa troisième année de faculté s'annonçait très différente. L'an précédent, elle avait pu passer de justesse dans la classe supérieure, mais cette fois, les résultats qu'elle avait obtenus aux premiers partiels de ce semestre, et qui venaient tout juste de tomber, laissaient présager une issue beaucoup moins favorable… C'était à cause de ça qu'elle s'était disputée avec son père, elle lui avait annoncé que, ne s'en sortant pas, lasse et dégoûtée par ces matières ennuyeuses, elle voulait interrompre ses études, afin de trouver une voie qui lui conviendrait mieux et dans laquelle elle pourrait peut-être s'épanouir. Seulement, ce dernier ne l'entendait pas de cette façon. Pour lui, l'abandon de sa fille n'était qu'un échec de plus à ajouter à son médiocre palmarès, quelque chose d'inacceptable, qu'il ne pouvait décemment tolérer. En somme, c'était tout simplement inenvisageable. Aucune sortie de secours. Avec lui, il fallait marcher au pas, ou bien, ne pas marcher du tout.

Cornélia venait de faire son choix… Rien ici bas n'avait plus le moindre intérêt, la moindre saveur…

Cet établissement dans lequel elle se rendait chaque jour sans vraiment savoir pourquoi, n'était qu'une prison où des geôliers pervers assommaient leurs détenus à coups de discours soporifiques, ennuyeux à mourir. Dans ce pénitencier, comme partout ailleurs, elle était seule. Personne ne lui

adressait la parole. Elle était transparente, la femme invisible, en quelque sorte.

Peut-être était-ce parce qu'elle ne souriait que très rarement ? De toute façon elle n'en avait jamais vraiment l'occasion… Peut-être était-ce à cause de ses tenues, négligées, choisies au hasard et uniquement parce qu'elles étaient pratiques, la mode étant un concept qui lui échappait totalement ? Ou bien encore était-ce parce qu'il lui était quasiment impossible de prendre la parole devant un groupe, dès lors qu'il se trouvait constitué de plus de trois personnes.

Probablement était-ce pour toutes ces raisons réunies… Sans compter que l'on pouvait encore en trouver beaucoup d'autres, comme, par exemple, ce prénom ridicule qui lui avait valu de nombreuses railleries, surtout à l'école. Qui de sa mère ou de son père avait eu la brillante idée de l'appeler ainsi ? Elle allait partir sans savoir… Tant pis.

— *Tu vois, rien ici n'est bien pour toi, ce monde n'est pas le tien, personne ne te comprend*, susurra la voix.

— Non, personne… répondit-elle face au vide.

Et si, en cet instant précis, elle s'apprêtait à sauter de ce pont, cherchant, par ce geste désespéré, à mettre un terme à cette existence terne et triste, c'est parce qu'elle venait d'atteindre le point de non-retour. Quentin, pour qui Cornélia ne pouvait s'empêcher d'avoir un faible, s'était ouvertement moqué d'elle, un peu plus tôt dans l'après-midi. Assenant alors le coup fatal, le préjudice de trop… Ce jeune homme, incontestablement beau, possédait de surcroît une intelligence hors norme. Elle le

connaissait depuis longtemps puisqu'il avait fréquenté les mêmes établissements pour échouer, comme elle, en fac de droit. Personne, bien sûr, ne savait qu'elle avait un penchant pour ce garçon, pas même lui, car jamais elle n'aurait osé en parler à qui que ce fut. En dehors de Lise, évidemment…

Un violent sanglot vint brusquement secouer le corps de la jeune fille à la pensée que son amie avait emporté ce secret, si piètre fut-il, dans sa tombe.

— *Elle aussi est en bas, elle t'attend…*

Et cette voix dans sa tête qui ne cessait de la harceler depuis quelque temps ! C'était insupportable ! Elle ne parvenait pas à déterminer si cela émanait de sa propre conscience ou si elle était en train de basculer, doucement mais sûrement, vers la folie. Et, à en juger par l'endroit où elle se trouvait et ce qu'elle s'apprêtait à faire, la deuxième proposition paraissait être la bonne…

— *Bien sûr que tu es cinglée, une vraie malade même,* insista doucement la voix. *C'est bien ce qu'il a dit, n'est-ce pas ? C'est bien ce que Quentin pense, non ? Et, il faut se rendre à l'évidence, il a raison…*

Elle avala sa salive, c'était précisément ce qu'il avait dit. Elle avait eu l'occasion de lui parler dernièrement quand, en se rendant au cimetière pour fleurir la tombe de Lise, elle l'avait croisé. D'emblée, il était venu vers elle et avait engagé la conversation, comme si de rien n'était. Elle n'avait pas bien compris pourquoi lui se trouvait là mais elle avait eu la faiblesse de lui confier qu'elle venait régulièrement discuter en pensée avec son amie décédée, lui expliquant qu'elle trouvait malgré tout, dans ce jeu plutôt morbide, un certain réconfort. Pourquoi diable était-elle

allée raconter à ce garçon que, finalement, elle ne connaissait qu'assez peu, une chose aussi intime et embarrassante à son sujet ? Elle l'ignorait. Sur le moment, Quentin avait eu l'air touché, presque compatissant.

Mais, cet après-midi, se trouvant juste derrière lui dans la file des élèves qui quittaient l'amphithéâtre, elle l'avait surpris rapportant à sa bande d'amis, dans les moindres détails et sur un ton railleur, ses paroles, allant même jusqu'à la singer. Et il avait conclu son récit par : « Mais quelle cinglée ! Quelle pauvre malade cette fille ! » Ses voisins avaient ri en se retournant, indiquant au jeune homme que la « fille » en question se trouvait justement là. Ce qui, incontestablement, rendait la chose encore plus drôle… Sur le coup, Quentin avait paru légèrement gêné, il avait haussé les épaules, puis il avait fini par s'esclaffer à son tour, accompagnant les autres dans leur hilarité. Elle avait dû lutter pour soutenir les regards moqueurs et mesquins qui s'étaient fixés sur elle alors, et s'était efforcée de rester immobile, impassible, résistant tant bien que mal à cette irrépressible envie de fuir pour se cacher au fond d'un trou.

Ce n'était rien, pas grand-chose du moins… Elle en avait vu d'autres… Oui, mais c'était un incident de plus, une déception de plus. La déception de trop.

— *Alors, qu'attends-tu ?!* reprit la voix, plus véhémente soudain. *Personne ne viendra te secourir ! D'ailleurs, personne ne s'apercevra de ton absence avant un très, très, très long moment…*

— Même mon père ne s'en rendra pas compte, déclara-t-elle pour elle-même. Il ne verra pas la différence…

— *Saute ! Il regrettera toute sa vie de ne pas avoir fait plus attention à toi !*

— C'est cruel…

— *Non, c'est juste ! Il le mérite !*

La voix était plus forte et plus intense que jamais, lui donnant des maux de tête effroyables, presque insoutenables à présent. Elle passa les mains sur ses tempes brûlantes et inspira profondément, cherchant à atténuer la douleur. Mais, après tout, quelle importance ? Toutes ses pensées s'embrouillèrent subitement pour n'en former plus qu'une seule : « Ils le méritent tous… » Alors, les yeux agrandis par la peur, tremblant de tous ses membres, elle enjamba lentement le parapet, prenant soin de ne pas glisser, réalisant aussitôt que c'était parfaitement stupide puisque la chute arriverait, de toute façon… Elle scruta une dernière fois l'horizon, comme à la recherche d'un signe, de quelque chose qui pourrait encore la dissuader, mais rien ne vint. Rien… Les voitures continuaient leur inlassable défilé, à seulement quelques mètres d'elle, comme si elle n'avait pas existé.

Effectivement, la voix disait vrai, personne ne viendrait à son secours, puisque, de toute façon, elle était transparente, insignifiante. Qui se serait soucié d'une pauvre petite gamine, au physique ingrat, geignant en haut d'un pont, un jour de pluie ? Pas une âme, évidemment. Les chevaliers servants ne se déplaçaient que pour de belles demoiselles, de jolies princesses arborant d'élégantes robes et de délicieux

sourires. Ça, ce n'était pas pour elle, c'était pour les autres…

En fait, d'aussi loin qu'elle s'en souvînt, Cornélia avait toujours été complexée par son apparence. Elle était petite, d'une maigreur alarmante, pouvant largement rivaliser avec ces mannequins anorexiques des magazines ne subsistant que grâce à la prise répétée de drogues dures, et qu'aujourd'hui, plus personne ne pouvait supporter. À dix-neuf ans, elle était totalement dépourvue de quelques formes que ce fut, sa poitrine ressemblait presque à celle d'une enfant, tout comme ses hanches et ses jambes. Son visage ne lui plaisait guère plus. Sa peau était si pâle qu'elle en était presque translucide, lui conférant continuellement un air maladif. Ses yeux, vert amande, étaient légèrement trop grands et prenaient un peu trop de place dans sa figure aux joues atrocement creuses et au front large, lui donnant parfois l'allure d'une folle ahurie, ce qu'elle détestait pardessus tout. Son seul et unique attrait, du moins à son sens, était sa longue chevelure rousse, aux boucles épaisses et chatoyantes. Plus jeune, elle avait bien subi quelques moqueries à cause de cette couleur vive et atypique mais jamais cela ne l'avait réellement offensée. En fin de compte, c'était bien là le seul élément de ce physique plutôt médiocre, qui parvenait à la sortir de sa banalité morose, attirant alors l'attention sur autre chose que ce corps que l'absence de formes rendait de plus en plus embarrassant.

Terrifiée mais résignée, elle ferma les yeux, prit dans sa main le pendentif qu'elle avait autour du cou et qu'elle ne retirait jamais, le serra fort, puis,

le pressa contre ses lèvres frémissantes. Il était en forme de cœur et avait, il y a longtemps, appartenu à sa mère. À l'intérieur se cachait une minuscule photo d'elle et de ses parents. La scène était en noir et blanc, comme issue d'une autre époque, bien plus lointaine, et l'image avait été minutieusement découpée afin de pouvoir tenir dans le petit bijou.

Une violente bourrasque de vent lui fouetta soudain le visage, la ramenant brusquement à la réalité. L'espace d'un instant, elle avait presque oublié pourquoi elle était là…

Personne… Toute seule… Lise… Maman… Tout se mélangeait dans sa tête douloureuse pour ne plus former qu'une espèce de mélasse sombre et opaque, au jus noir et au goût amer et métallique.

— *SAUTE !*

— La ferme ! hurla-t-elle.

— *Tu les reverras si tu sautes !*

Elle prit une longue et profonde bouffée d'air, la dernière, ouvrit grand les bras, tournant les paumes vers l'horizon, dans ce geste gracieux d'offrande que font généralement ceux qui se sacrifient pour une bonne cause, et se laissa doucement choir vers l'avant. On aurait dit un ange voler… Quiconque se serait donné la peine d'assister à ce spectacle incongru aurait été ému par la beauté de la scène, juste avant, bien entendu, de s'horrifier de sa finalité. L'ample manteau noir qu'elle avait emprunté ce matin à son père sans trop savoir pourquoi, semblait flotter dans les airs, décrivant d'élégantes courbes, ondulant au gré du vent dans une danse alternant précipitation et fluidité. Ses

magnifiques cheveux roux, seule couleur présente dans le tableau grisâtre de cette journée, agrippés par les bourrasques du vent, se tenaient droits au-dessus de sa tête, accompagnant d'un même mouvement cette valse macabre. Le temps parut alors brusquement s'arrêter.

Les yeux, toujours rivés sur l'horizon, Cornélia resta un instant qui sembla durer une éternité, à admirer l'étonnante vue qui, de là où elle se trouvait, s'offrait à elle, se sentant comme figée dans le vide, portée par rien d'autre que les airs. Elle se demanda ensuite si cette simple chute suffirait à la tuer. Elle était venue là sans vraiment y réfléchir, sans établir de plan concret… De toute façon, n'ayant jamais appris à nager, les eaux, elles, pour sûr, auraient raison d'elle… La mort serait au rendez-vous, comme elle l'avait souhaité. Le vertige de la chute était grisant, presque enivrant, cela donnait la sensation de pouvoir voler, d'être libre, enfin… Mais tout ça ne dura qu'un très bref instant.

Inexorablement, son regard vint se porter sur les flots. La peur l'envahit alors soudainement… L'impact serait-il douloureux ? Pourvu qu'il n'y ait pas de pierres à cet endroit… Ou plutôt si, pourvu qu'il y en ait, cela faciliterait les choses, la noyade, supplice lent, étant probablement pire… L'impression que tout s'était figé et qu'elle tombait au ralenti se dissipa en un éclair, le temps parut alors brusquement s'accélérer, précipitant déraisonnablement sa chute. L'eau se rapprocha de plus en plus rapidement de sa figure et elle n'eut soudain plus d'autres pensées que : ça y est, c'est la fin…

Et, tandis qu'elle ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres de l'impact fatal, elle aperçut, l'espace d'une fraction de seconde, aussi furtivement que passent les images subliminales, le reflet du visage d'un homme terrifiant, au sourire assassin et au regard irréel. Puis, tout devint noir, humide et glacial.

Extrait de la publication

# Chapitre 2
# Alors, je compte pour quelqu'un

Quentin était là, face à elle, seul parmi les ténèbres. Il la regardait d'un air suffisant, la scrutant comme une bête curieuse. Puis, il se mit à rire à gorge déployée et, soudain, ses amis apparurent à ses côtés, hilares eux aussi, tous pointant du doigt Cornélia, hébétée, restée figée sur place.

Progressivement, l'image s'effaça et un autre décor apparut. Le cimetière, la tombe de Lise, et elle, là, toute seule, assise par terre, conversant avec le vide. Et, peu à peu, les alentours se remplirent de gens, certains qu'elle connaissait, d'autres non. Tout le monde avait revêtu des habits de deuil, formant un cercle lugubre autour de la jolie stèle claire, toute neuve. Ils pleuraient tous à chaudes larmes, se lamentant de la perte tragique de cette si jeune fille, ce sort funeste et dramatique qu'aucune enfant de cet âge ne devrait jamais subir. Eux aussi regardaient fixement Cornélia. Au fond de leurs yeux, elle pouvait apercevoir cette lueur d'interrogation, cette question qui restait en suspens dans tous les esprits : était-elle, ou non, responsable de ce qui était arrivé à son amie ?



Extrait de la publication

Puis, curieusement, un sentiment d'allégresse, de plénitude, la submergea tout à coup. Là encore, les lieux avaient changé, le cimetière avait laissé place à la chambre de Lise. Une pièce un peu grotesque où tout, ou presque, était rose bonbon, du couvre-lit jusqu'au papier peint, et où les murs, jonchés de posters de groupes de musique et de stars de cinéma, de photos marrantes et de mots étranges, sentaient l'adolescence et l'insouciance. Elle était allongée par terre, à plat ventre sur un tapis au confort moelleux, juste à côté de sa meilleure amie, et toutes deux riaient aux éclats devant une vieille photo de classe.

Et puis, une autre scène, de la joie, mais pas la même… Elle était au restaurant avec son père. Pour une fois, celui-ci lui avait accordé une soirée, c'était son anniversaire. Il souriait, ça aussi c'était rare… Il parut même ému lorsqu'il lui tendit un petit paquet, le cadeau qu'il tenait tant à lui offrir. Cornélia pleura de joie en découvrant le pendentif que sa mère avait porté pendant presque toute sa vie.

Et, soudain, tout s'effaça. Une forêt, une balade à cheval avec Lise, la vitesse, grisante, et le bruit entêtant des sabots qui martelaient fébrilement le sol. La cour de l'école, un genou écorché… De nouveau son père, il la sermonnait furieusement parce qu'elle s'était mise à dessiner sur les murs… Le soir, son lit d'enfant, une veilleuse, et sa mère se penchant doucement sur elle, l'embrassant tendrement, lui souhaitant une bonne nuit… Le visage sinistre de cet homme… Son regard effroyable… Du sang… Du sang partout…

Un sentiment d'épouvante et d'horreur l'envahit subitement. Elle se trouvait désormais dans une

chapelle, il faisait sombre et elle ne pouvait rien distinguer d'autre que le liquide brillant et écarlate répandu un peu partout, au sol, sur sa robe et sur ses mains. Chancelante, elle amena lentement ses poignets douloureux devant ses yeux et découvrit avec stupeur qu'ils étaient atrocement tailladés. Ce sang, c'était le sien…

Et, peu à peu, le brouillard revint par nappes épaisses et sombres, embrumant sa vue et ses idées, et, bientôt, il n'y eut plus que le vide. Le néant, noir et opaque. Plus de rêves, plus d'images, plus de pensées, plus rien ne vint alors perturber cet engourdissant sommeil dans lequel Cornélia s'enfonçait toujours plus profondément…

Petit à petit, sa conscience réapparut, réintégrant progressivement son corps. Elle n'aurait su dire ni où elle se trouvait ni même combien de temps avait duré cet impénétrable repos, mais elle luttait pour demeurer dans ces limbes, refusant d'ouvrir les yeux, refusant de devoir à nouveau faire face à une réalité qu'elle détestait. Elle se complaisait tant dans sa léthargie qu'elle s'y abandonnait totalement, ivre, engourdie par la douceur de cette torpeur qui ralentissait ses pensées et enfermait ses souvenirs, les retenant au loin, les empêchant de refaire surface.

Mais, inéluctablement, des bribes d'informations finirent par lui parvenir de l'extérieur, des bruits d'allées et venues, des voix monocordes, des odeurs chimiques, typiques… L'hôpital… Forcément… Alors, lentement, des images revinrent et l'épais voile qui masquait ses souvenirs se dissipa peu à peu. Le pont, son désespoir, son geste… Raté… La prochaine fois,

peut-être… Puis, la douleur, qui s'intensifiait à mesure que le temps passait, l'obligea à se réveiller pour de bon, chaque partie de son corps s'étant donné le mot pour la faire souffrir atrocement.

Plus poussée par l'instinct que par sa volonté propre, ses paupières finirent par s'entrouvrir, et elle découvrit malgré elle le lieu où tout ça l'avait conduite. Son bras gauche, transpercé d'une aiguille à demi cachée par un petit bout de sparadrap blanc, était relié à une perfusion et quelques gouttes d'un liquide incolore descendaient silencieusement, à intervalles réguliers, le long du tube transparent. Alors pas de morgue ? Pas de sac à cadavre, ni de plateaux métalliques chargés d'instruments d'examen post-mortem ? Rien qu'une petite chambre jaune où tout paraissait propre, bien rangé et aseptisé. Maintenant c'était certain, elle était bien en vie… Dommage…

Au prix d'un effort terrible, elle tourna la tête sur le côté, cherchant à apercevoir un bout de paysage à travers la fenêtre, et découvrit avec étonnement qu'elle n'était pas seule. Un homme se trouvait là, juste à côté d'elle, assoupi dans un fauteuil. C'était son père. Il se tenait droit sur son siège, rigide jusque dans son sommeil, et seule sa tête, légèrement inclinée sur son épaule, indiquait qu'il dormait. Il portait son éternel costume noir, strict au possible, et cette chemise blanche, classique du genre, qu'il possédait même en plusieurs exemplaires.

Cependant, l'ensemble ne rendait pas comme d'habitude. Sa veste était grande ouverte et affreusement froissée, son col était largement déboutonné et révélait par endroits quelques traces douteuses,

probablement la preuve que cela faisait un moment qu'il avait oublié de se changer… Ses cheveux grisonnants étaient complètement désordonnés, ce qui, là encore, ne lui ressemblait guère ; et ses traits étaient crispés, soucieux, trahissant clairement le surmenage et l'épuisement. S'il avait dû être beau autrefois, aujourd'hui les années de stress, de solitude et d'âpreté l'avaient transformé en une espèce de zombie, sorte de fantôme de lui-même, vieilli avant l'heure.

Elle essaya de l'appeler, souhaitant enfin rompre le silence ridicule qui les avait séparés durant si longtemps, les circonstances faisant que cette fois, c'était bien à elle de faire le premier pas… Mais, malgré tous ses efforts, aucun son ne parvint à sortir de sa bouche. Elle était si faible qu'elle n'arrivait pas à prononcer un mot. Elle essaya à nouveau, se concentrant davantage, mais ne fit qu'émettre quelques gargouillis tout juste audibles. Tout à coup, une douleur vive et brûlante envahit sa gorge, entraînant aussitôt une violente et incontrôlable quinte de toux.

— Cornélia ! s'écria monsieur Williamson en se levant d'un bond, sortant brusquement de son sommeil. Oh, mon Dieu ! Ne t'inquiète pas, ça va aller.

Il se précipita à son chevet, attrapa sa main et lui caressa doucement les cheveux, l'examinant d'un œil inquiet.

— Infirmière ! hurla-t-il en se jetant subitement sur le boîtier qui pendait à côté du lit, s'acharnant sur le bouton d'appel, avant de demander d'une voix plus douce : tu veux un peu d'eau, ma chérie ?

Ma chérie ?! Alors comme ça, son père lui donnait du « ma chérie » maintenant ? Étonnant… Entre



Extrait de la publication

deux accès de toux, elle ferma les yeux, signifiant ainsi que oui, c'était ce qu'il lui fallait. Alors, d'un mouvement maladroit, il saisit un verre déjà rempli, posé là, sur la petite table de nuit, puis, d'une main, redressa sa fille et, de l'autre, s'efforça de la faire boire. Elle avala avidement, l'eau fraîche apaisant tout de suite sa gorge brûlante. Comme le breuvage coulait plus vite que Cornélia ne pouvait avaler, plusieurs gouttes indociles roulèrent sur son menton puis le long de son cou, trempant le col de sa chemise de nuit.

Lorsqu'elle eut vidé le verre, monsieur Williamson reposa rapidement l'objet, se dépêcha de la serrer dans ses bras, l'étouffant presque, et se mit à pleurer doucement, sans bruit. C'était bien la première fois que la jeune fille voyait son père dans cet état… Et, c'était bien la première fois également qu'elle recevait autant d'attention et d'affection de sa part, le tout en si peu de temps. Avait-elle basculé dans une nouvelle dimension ?

— Je t'en prie, pardonne-moi, murmura-t-il à travers ses larmes. Je ne pensais pas vraiment ce que je t'ai dit… En fait, je m'en fiche de tout ça ! Si tu savais comme je t'aime ! Je n'aurais jamais supporté de te perdre.

Des mots si doux, si agréables… Jamais il ne lui avait dit de pareilles choses. Elle sentit alors son cœur s'emballer, s'emplissant d'un sentiment nouveau, presque inconnu, le sentiment de ne plus être seule, d'exister, de compter pour au moins une personne sur cette terre. Ses forces lui revenant progressivement, elle réussit à marmonner d'une voix faible et enrouée :

— Je suis désolée… Moi aussi je t'aime, papa.

— Tout va changer ma chérie, tu verras, à partir de maintenant, je te promets que tout va changer…

Elle ignorait le sens réel de ces étranges paroles, plus qu'inhabituelles d'ailleurs dans la bouche de son père, mais voulut tout de même y croire. Peut-être qu'après tout, c'était une chance qu'elle ait survécu, peut-être que la vie aurait mieux à lui apporter dorénavant… Peut-être…

Quand elle fut un peu remise, monsieur Williamson, qui ne quittait plus la chambre d'hôpital de sa fille ; lui expliqua qu'un homme, sorte d'excentrique aux vêtements improbables et au nom curieux, promenait son chien au bord du fleuve quand il l'avait vue sauter. Il n'avait alors pas hésité à plonger, risquant sa propre vie pour la sauver d'une mort certaine, le courant à cet endroit étant particulièrement violent. C'était, d'ailleurs, un véritable miracle que cet inconnu ait réussi à la tirer de là saine et sauve, il devait sans aucun doute être un nageur hors pair pour avoir réussi un tel exploit. Était-elle reconnaissante pour autant ? Elle aurait dû, c'était certain, mais pour le moment rien n'était moins sûr…

Après que ce dernier l'ait amenée aux urgences, elle avait passé deux jours en soins intensifs, plongée dans un coma léger, sans que l'on sache vraiment pourquoi. Le choc, probablement… Mais elle n'avait gardé aucune séquelle de la chute, pas même un petit bleu. Cependant, les médecins, la trouvant anormalement affaiblie, firent le choix de la garder au moins pour un mois en observation. Monsieur Williamson avait obtenu le droit de rester auprès de sa fille

autant qu'il le désirait et ce même si, dans ce genre de cas, le règlement l'interdisait. Si bien que, depuis son réveil, il ne la quittait plus d'une semelle.

Ainsi, il passait toutes ses journées à son chevet, surveillant ses moindres faits et gestes, s'empressant d'aller lui chercher tout ce qu'elle désirait aussitôt qu'elle en faisait la demande, anticipant même la plupart de ses besoins. Afin d'être le plus présent possible, il avait, bien entendu, dû prendre des congés, ce qui n'était pas arrivé depuis plusieurs années. Et, chose tout aussi exceptionnelle, il mettait dorénavant un point d'honneur à n'aborder aucun sujet fâcheux, ne parlant ni de son travail, ni des études de sa progéniture. D'aussi loin que Cornélia s'en souvînt, jamais il n'avait été aussi gentil avec elle, pas même lorsque sa mère était encore de ce monde et qu'elle n'était alors qu'une enfant. On aurait dit un autre homme. Quelqu'un qui, le temps de son rétablissement du moins, avait pris la place de son père, interprétant le rôle à la manière d'un parent exemplaire, aimant et attentionné, ce que jamais il n'avait su être auparavant. Cela durerait-il ? Là non plus, rien n'était moins sûr… La jeune fille décida de ne pas se poser de questions et de profiter au maximum de ces instants précieux, quitte même à devoir prolonger son séjour en ces lieux bénis où, certes, régnaient l'ennui et la monotonie, mais où, pour une fois, l'on prenait soin d'elle.

Dès que son état de santé le permit, soit à peine une semaine après son réveil, Cornélia fut placée dans le service approprié à son cas et dut accepter de consulter de manière intensive le psychiatre de

l'étage. C'était lui qui déciderait de la date exacte de son départ, selon s'il la jugeait apte, ou non, à retourner à la vie normale.

— Alors, Cornélia, nous avons parlé de beaucoup de choses ici, toutefois, nous n'avons pas encore abordé le sujet qui nous préoccupe le plus, les raisons qui vous ont poussée à vouloir en finir avec la vie… Il serait peut-être temps, ne croyez-vous pas ?

Elle baissa la tête, ne sachant par où commencer. Les raisons… C'était évident pourtant. Malgré toute la bonne volonté qu'elle y mettait, elle ne parvenait pas à accorder sa confiance à cet homme, ce psychiatre. Jusqu'ici, elle n'avait pu lui raconter que des choses banales la concernant, se dévoilant le moins possible.

Ce dernier possédait, en dépit d'un sourire aimable, qui aurait presque pu passer pour avenant s'il n'avait pas été aussi figé, des yeux noirs, étroits et enfoncés dans leurs orbites, lui donnant un regard qui inspirait plutôt la méfiance, voire la crainte, qu'il n'incitait à la confidence. Il n'était pas très grand, légèrement bedonnant, et ses cheveux gris foncé avaient dû être épais il y a longtemps, mais aujourd'hui ils se faisaient plutôt rares au sommet de son crâne. Il était confortablement installé, s'appuyant de tout son poids contre le dossier de son large fauteuil de cuir noir, et lui faisait face, dans cette attitude décontractée et sereine qu'ont ceux qui dominent, à l'image des rois perchés sur leurs trônes qui, de là-haut, s'adressent à leurs sujets.

Le silence dura encore un moment. Pendant un instant, elle hésita à lui répondre qu'elle avait subitement eu l'envie de piquer une tête, puis se ravisa.

L'humour ici était risqué, cela ne ferait probablement qu'inciter son thérapeute à la prendre pour une folle ayant définitivement perdu les pédales. Mieux valait tout de même éviter de passer le reste de sa vie entre ces murs blancs, vêtue d'une camisole…

— C'est important, vous savez. Votre geste, enfin, vos gestes, n'étaient pas anodins, vous vous en rendez compte ?

— Bien sûr, acquiesça-t-elle d'une voix faible. Je sais que c'était grave, que je n'aurais pas dû… Mon père est bouleversé. Et ça aurait pu être pire. Mais j'étais à bout. Je crois que… Je crois que je vais mieux, maintenant.

Le pensait-elle vraiment ? En vérité, elle n'en savait rien.

— C'est une bonne chose, Cornélia, que vous vous sentiez mieux, répéta-t-il. Mais, ce que j'aimerais savoir afin de pouvoir vous aider, c'est pourquoi des gestes aussi violents ? Qu'est-ce qui vous a mise autant en colère ce jour-là ?

— Je n'étais pas en colère. Non, pas vraiment… répondit-elle perplexe. J'étais triste. Mais, pourquoi parlez-vous de plusieurs gestes ? J'avoue que je ne comprends pas.

— Eh bien, parce que, ce qui n'est pas commun, il faut bien le reconnaître ; vous vous êtes ouvert les veines avant de sauter du haut d'un pont. Deux manières différentes mais simultanées d'attenter à votre vie. Pourquoi ? Vous vouliez être sûre de réussir ou bien y avait-il une autre signification ?

— Pardon ? À l'évidence, vous vous êtes trompé de dossier, docteur, plaisanta la jeune fille, cherchant à détendre une atmosphère qu'elle trouvait de plus en

plus pesante. J'ai bien sauté d'un pont mais cela s'arrête là. C'est déjà bien assez pour une seule personne, vous ne trouvez pas ?

Le psychiatre, lui, ne rit pas et ne jeta pas un seul regard vers les documents posés sur son bureau. Il semblait sûr de lui, voire satisfait de la situation. Il plissa les yeux, l'examinant avec intensité et garda le silence, observant la moindre de ses réactions.

— Allez-y, vérifiez ! le somma-t-elle en indiquant les papiers qui portaient son nom, perdant soudainement son calme.

— Je n'en ai pas besoin. Ceci est bien votre dossier et ce sont bien des pansements que j'aperçois autour de vos poignets. Vous ne les voyez donc pas, Cornélia ?

Elle le fixa un instant avec incrédulité et irritation, puis baissa les yeux, découvrant avec stupeur les épais bandages qui recouvraient la moitié de ses avant-bras. Pourquoi avait-elle ça déjà ? Elle ne se rappelait plus… Les infirmières lui avaient bien changé une fois ou deux ses pansements mais elle avait toujours tourné la tête, préférant ne pas regarder, pensant naïvement qu'il s'agissait de nouvelles piqûres, prises de sang, ou tout autre éventuel soin du genre.

— Les médecins qui se sont occupés de vous disent que vos plaies sont inhabituelles, qu'elles sont le fruit d'une violence terrible, continua-t-il. Qu'avez-vous utilisé ? Il ne s'agit pas d'une simple lame, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'insurgea-t-elle. Non ! Je ne sais pas ce que c'est que ça ! C'est une erreur, forcément !



Extrait de la publication

La panique commençant à l'envahir, elle se leva d'un bond puis arracha frénétiquement ses bandages, certaine de ne rien trouver d'autre là-dessous que quelques marques d'aiguilles.

Ce qu'elle découvrit l'obligea aussitôt à se rasseoir. C'était vrai ! Ses poignets étaient tous deux déchirés par d'horribles lacérations, à certains endroits, sa peau paraissait même avoir été déchiquetée… Les blessures étaient encore fraîches, béantes et sanguinolentes. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte ? Elle aurait pourtant dû au moins le sentir. Ce type de plaie aurait dû la faire souffrir, horriblement même… Pourquoi n'avait-elle pas mal ?

— Les voyez-vous ? insista le psychiatre, plus enfoncé que jamais dans le cuir de son fauteuil.

— Évidemment ! Mais je n'ai pas fait ça, déclara-t-elle troublée, le sang battant violemment contre ses tempes. Ce n'est pas moi, j'en suis sûre !

— Très bien. Alors, dites-moi Cornélia, qui vous a fait ça ?

En face, le psychiatre l'étudiait toujours avec cette inquiétante impassibilité. Il avait maintenant croisé les mains sur sa poitrine et la fixait avec un intérêt tout particulier. Une sorte de lueur étrange s'était soudain allumée au fond de son regard noir.

— Je n'en sais rien… avoua-t-elle d'une voix rauque, à peine audible. Peut-être l'homme qui m'a repêchée…

— Un inconnu vous aurait sauvée de la noyade pour vous trancher les veines ensuite, et ce, juste avant de vous conduire à l'hôpital ? C'est plutôt singulier comme scénario.

Était-il en train de se moquer d'elle ? À présent, il s'était redressé et griffonnait rapidement sur un petit carnet. Quand l'avait-il sorti ? Ça non plus, elle ne l'avait pas vu.

— Je ne m'en rappelle pas, annonça-t-elle, tentant de cacher sa nervosité et sa confusion.

— *Tu t'es massacrée toi-même, maudite femelle !*

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ?! s'écria-t-elle, atterrée.

— Pardon ? s'enquit le psychiatre en relevant la tête, l'air surpris.

C'était la voix… Elle était revenue ! L'homme en face d'elle n'était pour rien dans ces insultes, ce n'était que dans sa tête… Ne l'ayant plus entendue depuis ce jour-là, elle avait cru que c'était fini, que ses nerfs lui avaient joué des tours et que, désormais, tout allait mieux. Apparemment, elle s'était trompée. Désemparée, elle répéta :

— Je n'ai pas fait ça…

— D'accord, convint-il d'un ton tout à fait dénué de sincérité, avant de se remettre à écrire.

— J'ai peut-être heurté des cailloux en tombant… C'est possible…

Elle se rendit immédiatement compte que ce qu'elle disait était idiot, personne ne s'entaillait pile les deux poignets et rien d'autre lors d'une telle chute. Quelle pouvait bien être la probabilité pour qu'une chose pareille arrive ? Proche du zéro, sans doute. Puis, sentant que tout ce qu'elle dirait désormais allait l'enfoncer plus qu'autre chose, elle se leva, fit un signe de tête bref mais poli au psychiatre et sortit le plus calmement possible, décidant d'elle-même que la séance du jour arrivait à son terme. C'est à peine si elle entendit l'homme lancer au loin :

— J'appelle quelqu'un pour qu'on refasse vos pansements !

Les bandages… Elle les avait laissés dans le bureau, par terre, là où ils étaient tombés après qu'elle les ait arrachés. Tant pis. Désorientée, elle erra un moment qui lui parut être une éternité dans les couloirs de l'hôpital, se répétant sempiternellement cette même question : « Comment cela a-t-il pu arriver ? » Elle fixait ses poignets, horriblement meurtris. Non, un couteau n'aurait pas suffi à causer de pareilles plaies. Cela ressemblait plutôt à la morsure d'un fauve enragé. Et pourquoi diable n'avait-elle toujours pas mal ? Elle aurait dû le sentir maintenant qu'elle en avait pris conscience !

Elle repensa soudain à l'espèce de rêve bizarre qu'elle avait fait au moment de sa chute, lorsqu'elle avait perdu connaissance. Parmi les scènes marquantes de sa vie s'étaient glissées ces images, elle avait alors vu ces mêmes blessures sur ses avant-bras… Mais ce n'était là que quelques visions confuses, vides de sens et de réalité… En regardant autour d'elle, elle s'aperçut que d'autres gens à l'air perdu et hagard, déambulaient comme elle entre ces murs blancs. Leurs yeux étaient vides, exténués, sans expression, le résultat de lourds traitements médicamenteux visant à calmer des questionnements trop angoissants, trop envahissants… Était-elle semblable à ces personnes ? Avait-elle sa place parmi eux, dans le service de psychiatrie de ce grand hôpital ? Peut-être bien, oui…

— *Petite idiote, tu sais bien que c'est toi !* lança la voix, railleuse.

Elle soupira. Devait-elle parler de ça au médecin ? Elle resterait probablement à jamais dans ce genre d'établissement si elle le faisait, les hallucinations de ce genre n'étant pas vraiment une preuve de santé mentale… Même si elle n'avait aucune envie de retourner à sa vie d'avant, passer le restant de ses jours avec les fous n'était pas envisageable. Mieux valait donc mentir, accepter de dire que c'était elle-même qui s'était tranché les veines et, surtout, ne jamais faire mention de la voix dans sa tête.

— Mademoiselle !

Quelqu'un l'appelait-il réellement ou était-ce encore une hallucination ? Elle se retourna et vit un jeune interne venir vers elle d'un pas prudent, la regardant d'un œil inquiet :

— Mademoiselle Williamson, où étiez-vous donc passée ? Il ne faut pas rester ainsi ! dit-il en désignant les blessures à ses poignets.

Devant son air ahuri, l'homme s'arrêta :

— Quelque chose ne va pas ?

— Je… articula-t-elle en essayant de se ressaisir. J'avais simplement envie de marcher un peu.

— Vous avez accès au parc, vous savez, répliqua-t-il en avançant de nouveau.

Il la prit doucement par l'épaule et l'enjoignit à le suivre, ajoutant :

— Vous pourrez y aller dès que nous aurons refait vos pansements.

Il la prenait pour une folle, c'était clair, une démente en pleine crise… Avait-il été informé de ce qui s'était passé durant la séance avec le psychiatre ? À l'évidence, oui. Et peut-être qu'au bout du compte, c'était vraiment ce qu'elle était. Les plaies sur ses

poignets n'étaient pas apparues comme par magie, il fallait bien que quelqu'un les ait faites. Et, qui d'autre qu'elle avait pu ? Alors, oui, peut-être qu'elle s'était infligé ça, juste avant de sauter, mais que sa mémoire avait préféré refouler ce souvenir trop douloureux… Peut-être… Nécessairement… Il n'y avait pas d'autre explication.

Trois autres semaines passèrent, aussi mornes et ennuyeuses les unes que les autres. Mais ici, les choses étaient différentes. Ici, son père l'aimait et ce n'était pas une moindre consolation. Elle se sentait désormais prête à prendre le risque de se confronter de nouveau à la vie. Il avait dit que les choses changeraient et elle voulait y croire. Toute l'attention et tous les soins qu'elle avait reçus lui avaient fait beaucoup de bien. Elle se sentait enfin considérée. Comme si, tout à coup, sa vie avait pris de l'importance aux yeux des autres, comme si ce geste de désespoir l'avait rendue un peu moins transparente au regard du monde… Elle allait pouvoir repartir sur de nouvelles bases. Enfin, elle allait essayer.

La psychothérapie qu'elle avait suivie durant toute cette période n'avait, par contre, pas été d'un très grand secours. Elle avait demandé à plusieurs reprises à changer de thérapeute mais, curieusement, cela lui avait été refusé. Alors elle avait pris sur elle afin de jouer le rôle que l'on attendait d'elle : la jeune fille repentante qui, ayant perdu le contrôle une seule et unique fois, avait fait une bêtise fort regrettable qu'elle ne réitérerait pour rien au monde. C'était ce qu'elle ne cessait de répéter à longueur de temps, comme un enfant récitant sagement sa leçon. Mais



Extrait de la publication

de là à le penser… Enfin, cette petite mascarade avait porté ses fruits puisque la date de son départ avait été arrêtée.

La veille de celui-ci, monsieur Williamson passa voir sa fille un peu plus tard que d'ordinaire. Elle le regarda sans un mot, arriver précipitamment, l'air pensif et ailleurs. Les bonnes résolutions commençaient-elles peut-être déjà à s'égrener… Il l'embrassa rapidement, approcha le fauteuil de son lit et vint s'asseoir tout près d'elle, lui adressant un regard grave. Il ne paraissait pas fâché, du moins pas encore, mais il semblait désireux d'aborder des sujets qui eux l'étaient.

— Tu sors demain, annonça-t-il, plus sérieux que jamais.

— Je sais, oui, répondit-elle fraîchement, se doutant de ce sur quoi porterait cette discussion.

— Je tiens toujours mes promesses, tu le sais ça aussi ?

— Oui, bien sûr. Et alors ?

— Alors je te propose une nouvelle vie, déclara-t-il avant de reprendre, l'émotion voilant sa voix : Ce qui est important pour moi aujourd'hui, c'est que tu ailles bien, que mon enfant soit heureuse… Je ne veux plus jamais te revoir à moitié morte sur un lit d'hôpital. Plus jamais, tu m'entends ?

Elle acquiesça en fronçant les sourcils.

— Donc, on ne va plus parler d'études, de droit ou de quoi que ce soit du genre pour le moment. On avisera de tout ça plus tard, quand cette histoire sera loin derrière nous. Toi et moi allons faire un break, on va essayer de se retrouver tous les deux, d'accord ?

— Oui…

— Je viens de tout régler afin que, dès demain, nous allions vivre en province, à Rougemont, dans le vieux manoir de tes grands-parents. Rappelle-toi, cette grande maison en face d'un château… Je travaillerai à distance, je vais m'organiser, et toi, eh bien, tu tâcheras de te rétablir. L'air de la campagne et de nouvelles têtes ne pourront pas te faire de mal, je crois. Est-ce que ça te va ?

Elle prit un moment pour réaliser ce que son père était en train de lui proposer. Ainsi, il était prêt à mettre entre parenthèses sa carrière, sa vie, ses principes, les ambitions qu'il nourrissait pour elle, tout ça afin qu'elle soit plus heureuse… Il avait vraiment changé. Jamais elle n'aurait cru qu'il était capable de faire autant de sacrifices pour elle. L'émotion la gagna à son tour, subitement, et ce fut avec les larmes aux yeux qu'elle répondit :

— Je ne pouvais pas rêver mieux… Cette maison, je l'adorais ! Ça va être génial ! Merci papa.

# Chapitre 3
# Rougemont

Enfin de retour dans le monde, le vrai, parmi les vivants… Cornélia sortit lentement de la voiture, le corps un peu endolori, déjà fatiguée après seulement trois heures de route. Les médicaments, probablement… Dès qu'elle le pourrait, elle arrêterait de les prendre. Le soleil était au rendez-vous, ajoutant encore un peu de douceur à cette journée, début d'une nouvelle vie, plus heureuse, forcément. Comment pouvait-il en être autrement de toute façon ? Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait bien, légère, et se surprenait à espérer de nouveau.

Sa joie fut à son comble quand, l'ancienne maison de ses grands-parents ne faisant partie que de lointains et brumeux souvenirs d'enfance, elle redécouvrit cet endroit où désormais ils allaient vivre. Elle n'était pas venue ici depuis une dizaine d'années, peut-être même plus. Monsieur Williamson en avait hérité au décès de son propre père, qui suivit de près sa femme dans la tombe, et il n'y avait jamais remis les pieds. Il n'en parlait d'ailleurs qu'en de très rares

occasions, si bien que la jeune fille avait pensé qu'il avait dû s'en séparer. Apparemment, il n'en était rien.

Le cadre était merveilleux. Le jardin était immense, entièrement fermé par de hauts murs de pierres claires, anciens eux aussi, et, même si l'on n'était qu'au début du printemps, tous les arbres et les massifs étaient en fleurs. Comme si, après un hiver assez rude, la nature avait choisi précisément ce lieu pour renaître. Vraisemblablement, pendant tout ce temps, la propriété était restée inoccupée et pourtant, tout semblait avoir été scrupuleusement entretenu, du moins pour ce qui était des extérieurs. Elle et son père se tenaient tous deux devant la voiture, examinant l'endroit sans oser s'approcher, fascinés autant l'un que l'autre par la beauté qui se dégageait de la vieille demeure et de ses alentours.

Bien que tout cela fût assez flou, Cornélia se rappelait avoir passé un été ici, toute petite. Ses deux parents étaient encore en vie à cette époque. Ce n'était que des souvenirs heureux, l'insouciance bénie de l'enfance, trop vite écourtée, en ce qui la concernait… Et ses grands-parents, comment étaient-ils déjà ? Aimables et doux, c'était certain. Elle essaya de se remémorer l'image de leurs visages mais celle-ci lui échappait. Dommage. Avec des photos, si elle en trouvait, peut-être que d'autres choses lui reviendraient… Elle ferma les yeux un instant et huma le doux parfum qui flottait dans l'air, ces délicieux arômes de la flore s'éveillant tout juste après un long sommeil.

— Alors, ma chérie, est-ce que ça te plaît ? demanda monsieur Williamson en posant une main sur l'épaule de sa fille.

— Oui… souffla-t-elle, surprise par le geste de son père, n'ayant pas encore l'habitude de ce genre d'attention. Énormément.

Elle se tourna vers lui et essaya de décrypter l'expression de son visage. Il paraissait triste et heureux à la fois. La nostalgie, sans doute. Comment savoir, avec lui ? Il ne lui disait jamais rien. Elle connaissait si peu de choses à son sujet, jamais il n'avait parlé de lui, de son enfance, de son parcours… Rien. En fait, c'était simple, elle se tenait face à un inconnu. Allaient-ils réussir à recoller les morceaux après tant de temps passé à ne faire que se croiser ? N'était-ce pas peine perdue ? Non, il fallait y croire, ici tout serait différent, il le fallait, c'était tout ce qu'elle avait de toute façon.

Elle balaya la cour du regard savourant chaque détail. Les rosiers taillés en boule façon *Alice au pays des merveilles*, les massifs regorgeant de fleurs de toutes les couleurs, formant un mélange de tons chatoyants mais toujours élégamment assemblés, les différents arbres éparpillés un peu partout, comme si chacun avait poussé là de façon naturelle, choisissant leur place au gré de leur humeur. Tout paraissait à la fois sauvage et maîtrisé, Dame Nature semblant s'être elle-même occupée de composer ce jardin. Tout au fond, trois bouleaux se faisaient face, l'air d'être en grande conversation, tandis que deux petits sapins se tenaient bien droit de chaque côté de la porte d'entrée, comme deux majordomes invitant courtoisement leurs hôtes à entrer.

Au milieu, régnant en maître absolu, trônait un majestueux tilleul, légèrement surélevé, entouré çà et là de petits sujets indisciplinés. Parmi eux, un prunier,

un peu tordu, semblant prêt à s'effondrer, mais également de petits arbustes fleuris, dont Cornélia ignorait les noms, et qui formaient là une espèce de ronde quelque peu désordonnée. Dans un coin, à l'écart, se tenait un grand sapin bleu. On aurait dit que, de son poste isolé, il observait les autres. Il était si éloigné qu'il avait l'air de ne pas faire partie de la fête… Une allée de cailloux blancs, assez large et encadrée de petits buissons foncés, divisait le jardin en deux, de l'écrasant portail noir jusqu'à la porte d'entrée du manoir.

La jeune fille tourna la tête et observa avec attention la maison. Elle était tellement grande, tellement imposante au milieu de toute cette verdure. Qu'allaient-ils bien pouvoir faire, elle et son père, d'autant d'espace ? C'était une bâtisse magnifique, datant du XVIIIe siècle, à l'architecture typique de l'époque. Les fenêtres du rez-de-chaussée, composées chacune de plusieurs petits carreaux, étaient immenses tandis que celles du grenier étaient en fait d'étroites lucarnes rondes. Malgré les siècles qu'elle avait vu défiler, la maison des grands-parents Williamson paraissait presque neuve tant l'entretien dont elle avait bénéficié avait dû être soigneux et méticuleux. Alors que, son père à ses côtés, Cornélia contemplait de loin sa future demeure, un homme, d'une soixantaine d'années environ, vêtu d'une espèce de blouse sale et hors d'âge, sortit du manoir, s'empressant aussitôt d'ouvrir les deux battants de la porte d'entrée. Il s'avança ensuite vers eux, l'air un peu gêné :

— Veuillez m'excuser, monsieur Williamson, je ne vous ai pas entendu arriver. Je bêchais le potager…

Il leur tendit une main terreuse.

— Aucun problème Maurice, nous ne sommes là que depuis cinq minutes, nous admirions le jardin. Sacré boulot ! s'exclama-t-il en serrant chaleureusement la main de son interlocuteur. Ah, et je vous présente ma fille, Cornélia.

— Eh bien ! C'est qu'elle a un peu grandi ! Mademoiselle, la dernière fois que je vous ai vue, vous n'étiez pas plus haute que ça, dit-il en baissant la main à moins d'un mètre du sol, souriant d'un air bonhomme.

— Vraiment ? s'enquit-elle, un peu gênée.

Elle n'avait absolument aucun souvenir de cet homme, cependant, celui-ci paraissait avoir bien connu son père. La jeune fille éprouva tout de suite de la sympathie pour lui, une personne simple et chaleureuse dès le premier abord, menant probablement une vie toute aussi simple, tranquille, à son image. Il était en fait jardinier et s'occupait du manoir depuis son plus jeune âge tandis que sa femme se chargeait, quant à elle, des intérieurs. Ils vivaient tous deux avec leurs filles dans une ancienne bien que modeste maison se situant un peu plus bas sur la rue. Les retrouvailles terminées, Maurice alla immédiatement ouvrir le coffre de la voiture et se chargea des bagages pendant que monsieur Williamson conduisait Cornélia à l'intérieur :

— Bien… Il va falloir choisir ta chambre maintenant !

Étonnamment, vu d'ici, tout paraissait encore plus vaste, démesuré même en comparaison des appartements parisiens où la jeune fille avait eu l'habitude de vivre. Impressionnée, elle parcourut

l'ensemble des lieux, avide de les découvrir. Le hall d'entrée était immense, sentiment probablement accentué par les dalles noires et blanches qui recouvraient le sol, formant une sorte d'échiquier géant. Un escalier de pierre, de taille considérable, prenait naissance dans le coin de la pièce et montait dans une courbe gracieuse jusqu'au premier. La cuisine, rustique à souhait, se trouvait juste derrière et était pourvue, comme la plupart des pièces de la maison, d'une large cheminée. Le séjour était une pièce encore plus colossale, extrêmement claire, pleine de baies vitrées accueillant sans réserve la lumière du soleil. Il y avait encore également au rez-de-chaussée deux bureaux, desservis quant à eux par un long couloir sombre. L'étage était composé de cinq chambres, toutes de fort belle taille, de trois salles de bains et d'une mezzanine ouverte sur le salon du bas. Tout était si propre que l'on ne pouvait imaginer que la maison fut restée vide plus d'une décennie, si ce n'était, cependant, la décoration, d'un style plus que dépassé et d'un goût plutôt douteux. Néanmoins, Cornélia se sentit tout de suite à son aise ici. Elle était chez elle.

Comme son père le lui avait suggéré, elle décida de s'installer dans la chambre qui lui plaisait le plus. La meilleure selon elle, celle qui avait une salle de bains attenante et un balcon donnant sur l'arrière du jardin. Maurice dut alors faire plusieurs trajets pour lui monter tous ses bagages qu'elle se dépêcha de ranger au fur et à mesure. Il y avait tant d'armoires, de commodes et autres placards, qu'elle n'eut que l'embarras du choix. Ce ne fut que lorsqu'elle eut terminé qu'elle s'autorisa à s'allonger quelques minutes

sur le lit, testant par la même occasion le confort de son nouveau matelas. Exténuée, elle soupira. Elle serait bien ici, elle le savait.

L'envie de découvrir la vue qu'elle pouvait avoir de son petit balcon l'emportant assez rapidement sur la fatigue, elle finit par aller ouvrir la porte-fenêtre qui donnait sur l'autre côté du jardin, celui qu'elle n'avait pas encore vu. Il y avait le potager, dont avait parlé Maurice, mais, également une piscine, là, juste en bas, aux formes simples, anciennes, et au bassin tristement vide, plein de feuilles mortes. Ça non plus, elle ne s'en souvenait pas… Monsieur Williamson la ferait sans doute nettoyer, ainsi ils pourraient pleinement profiter de cette autre partie de la propriété aux beaux jours. Soupirant d'aise en s'imaginant déjà flotter et somnoler sur un matelas gonflable, elle admira ensuite le coucher du soleil, rougeoyant à travers les arbres de la forêt avoisinante.

Ce ne fut que lorsqu'elle porta son regard sur la gauche qu'elle remarqua le château que son père avait évoqué. Perché en haut d'une colline, il dominait tous les environs. Une sensation étrange l'envahit soudain. Cet édifice, elle s'en rappelait très bien, elle l'avait même visité, cela l'avait marquée. Il fallait dire que, même vu de loin, il restait très impressionnant et paraissait gigantesque. Il était composé de plusieurs logis de style renaissance, aux fenêtres gothiques, lugubres, et de trois immenses tours, plus moyenâgeuses.

L'espace d'un bref instant, sans qu'elle l'ait voulu, ses paupières se refermèrent et de curieuses images lui apparurent subitement. De vastes pièces au sol rouge passèrent devant ses yeux, ainsi qu'une multitude



Extrait de la publication

de tapisseries aux couleurs vives, tendues sur des murs de pierre brute, des plafonds en bois sculpté et peint, et une salle plus particulièrement… Une cheminée, pouvant facilement accueillir le tronc d'un chêne, une légère fissure entaillait la pierre en son centre, l'usure du temps, forcément. Et, au-dessus, un tableau…

— Un portrait… murmura-t-elle pour elle-même, les mots franchissant ses lèvres sans qu'elle ne s'en rende compte.

Oui, le portrait d'une femme en robe blanche, une femme à l'air étrange, mystérieux, un visage quasiment net… Tout à coup, quelqu'un toqua à la porte, la forçant brusquement à sortir de sa rêverie :

— Cornélia, le dîner est prêt. Tu viens ?

— Euh… Oui, j'arrive, papa.

Il était étonnant de voir à quel point certaines choses pouvaient s'ancrer profondément dans la mémoire tandis que d'autres ne faisaient que passer, l'effleurant à peine. Elle replaça rapidement quelques-unes de ses boucles afin d'être un peu plus présentable et descendit à la cuisine. Elle fit alors la connaissance de celle qui dorénavant s'occuperait, entre autres choses, de préparer leurs repas, madame Amélie, l'épouse de Maurice. Exceptionnellement, et parce que monsieur Williamson avait insisté, ils restèrent pour le dîner. Cornélia s'étonna alors de voir son père rire de bon cœur avec le jardinier. Ce dernier raconta avec amusement les nombreuses frasques de celui qui, avant d'être son employeur, avait été, à l'en croire, un véritable garnement. Ainsi donc il n'avait pas été

un enfant très sage ? Voilà qui était plutôt intéressant, et pour le moins inattendu…

Madame Amélie, elle par contre, ne décrocha pas un mot de la soirée. Elle était l'antithèse de son mari. Aucun sourire, à aucun moment, ne vint adoucir ses traits durs. Elle se contenta d'adresser de temps à autre des regards chargés de reproches à Maurice. Et le reste du temps, de dévisager la jeune fille d'un air réprobateur. Elle devait avoir à peu près le même âge que son époux, portait une espèce de blouse de grand-mère violette aux motifs floraux hideux, et ses cheveux bruns, entremêlés de mèches grises, étaient rabattus en un gros chignon au sommet de son crâne, lui donnant un air encore plus sévère. Autant Maurice était sympathique que, elle, était détestable. Ce qui était sûr, c'est que Cornélia éviterait de la croiser trop souvent à l'avenir.

Elle non plus ne parla pas beaucoup durant le repas, d'abord parce qu'elle en eut assez peu l'occasion, le jardinier se révélant être un bavard invétéré, et puis parce que, de toute façon, les conversations avec des inconnus étaient loin d'être son fort. Elle mangea peu et quitta la table avant même que le dîner ne fût terminé, trop fatiguée pour rester plus longtemps.

Elle dormit d'un sommeil paisible et profond jusqu'à l'aube, et aux environs de cinq heures du matin, dut se lever pour aller aux toilettes. Elle se recoucha aussitôt, décidant qu'il était bien trop tôt pour déjà commencer une journée, mais, mit quelque temps avant de pouvoir s'assoupir à nouveau. Les

images du château ainsi que le portrait de la femme en blanc hantaient ses pensées et la rendaient curieusement nerveuse.

Puis, tout à coup, elle se retrouva là-bas, au milieu de cette pièce dont elle s'était souvenue avec tant de précision. Son regard était irrésistiblement attiré par le tableau, fixé au-dessus de la grande cheminée fissurée. Elle s'avança lentement, s'approchant le plus près possible de l'œuvre mystérieuse, et sentit le contact froid du carrelage sous ses pieds nus. Elle la voyait maintenant avec tant de clarté…

La femme à la robe immaculée était assise devant des voilages, se tenant un peu à la manière de la Joconde, elle souriait à peine et sur ses traits se lisait une inquiétude latente et passait l'ombre de la tristesse. Une étrange impression se dégageait de ce portrait, il était fascinant, cependant, il mettait mal à l'aise. Les couleurs étaient encore vives, comme s'il avait été peint la veille. Ce visage, il lui rappelait bien quelqu'un, mais qui ?

Elle baissa les yeux pour pouvoir lire la petite plaque en métal doré, placée en bas du cadre et qui donnait généralement un nom ou un titre, mais, tout à coup, tout devint flou et une affreuse migraine se mit subitement à lui scier le crâne. Elle recula, chancelante, releva la tête, et aperçut, au sommet du tableau, un liquide épais et brunâtre dégouliner le long de la toile… Du sang ! De plus en plus de sang coulant lentement jusqu'à bientôt recouvrir la moitié du visage de la femme. La douleur se faisant de plus en plus intense, Cornélia se mit à hurler, vidant d'un trait tout l'air de ses poumons.

Et puis, soudain, plus rien… Plus de maux de tête, plus de tableau… Elle ouvrit les yeux, haletante, et se rendit alors compte qu'elle se trouvait dans sa chambre, à Rougemont, au manoir, assise sur son lit. Les rideaux de ses fenêtres filtraient mollement la lumière du jour qui se levait. Il devait être encore tôt. Ce n'était qu'un cauchemar, rien qu'un mauvais rêve… Encore tremblante, elle se leva lentement et alla jusqu'à sa salle de bains se servir un verre d'eau. Elle but avidement tant sa bouche était sèche, mais l'affreux goût métallique qui collait à son palais ne s'en alla pas pour autant. Elle jeta un coup d'œil à son reflet dans le miroir et grimaça en voyant son visage aux traits tirés et fatigués.

— *Rien ne s'arrangera, tu sais…*

La voix… Encore et toujours cette voix dans sa tête ! Jamais elle ne la laisserait donc tranquille ! Cornélia avait décidé de l'ignorer, de faire comme si elle n'existait pas, de ne pas l'écouter. Malgré tout, elle était là et elle l'entendait, quoi qu'elle fasse… Pleinement éveillée à présent, elle prit sa douche, s'habilla, puis se rendit sur son balcon admirer la campagne environnante au lever du jour. Le ciel était clair, vide de tout nuage, et le soleil brillait. Souhaitait-il lui aussi célébrer son arrivée en ces lieux, début de sa nouvelle vie ?

Elle s'accouda sur le rebord de pierre et soupira. Comme elle avait été idiote de se laisser autant impressionner par un simple petit cauchemar ! Tout était beau ici, apaisant. Les plaines verdoyantes luisaient presque sous cette douce lumière, les formes géométriques des sillons creusés dans les champs donnaient un relief particulier à ce paysage enchanteur

et la forêt, pleine de contrastes, venait encadrer le tout.

Elle commençait à rêvasser quand, soudain, elle aperçut près des hauts arbres noirs, la silhouette sombre d'un homme en veste longue et d'un gros chien trottinant autour de lui. Il était immobile et semblait attendre quelque chose. De là où elle était, Cornélia ne pouvait voir ce qu'il regardait mais elle aurait juré que c'était elle. Était-il en train de la guetter ? Au bout d'un moment, il se mit à bouger et s'éloigna peu à peu, s'enfonçant dans la forêt jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le distinguer. Paranoïaque, en plus du reste ! Son imagination lui jouait des tours, comme d'habitude. Un promeneur matinal, rien de plus…

# Chapitre 4
# Retour à la réalité

Encore une magnifique journée à Rougemont, ce charmant petit village où Cornélia et son père avaient emménagé un mois auparavant. Il n'était pas midi et déjà le soleil rayonnait fièrement au milieu d'un ciel turquoise et immaculé. Il faisait particulièrement beau et chaud pour le début du mois de mai, les températures étaient exceptionnelles et la jeune fille ne manquait pas d'en profiter. Pas un nuage à l'horizon, rien que le bleu du ciel à perte de vue, rien ne pouvant venir perturber ces instants précieux de plénitude et de sérénité.

Comme elle en avait pris l'habitude depuis quelques jours, Cornélia était à la piscine. Sur sa demande, son père avait fait le nécessaire afin que le bassin puisse être réhabilité dans ses fonctions premières. À présent, dès que la météo le permettait, elle y passait le plus clair de son temps. C'est toute seule que, finalement, elle avait appris à nager. Depuis, elle ne se lassait plus d'aller et venir, passant d'une extrémité à l'autre avec une aisance qu'elle venait tout juste de se découvrir.

Dans ces moments-là, elle ne pensait plus à rien. Son esprit se vidait pour ne plus se charger que de soleil et de quiétude. C'était peut-être là le meilleur des remèdes pour elle, afin de lutter contre la dépression. Elle avait cessé de prendre les calmants et autres antidépresseurs que lui avaient prescrits les médecins de Paris et pour autant, elle se portait comme un charme, même la voix avait fini par disparaître. En fait, jamais elle n'avait été aussi heureuse…

Ses journées étaient futiles, contre-productives, et elle s'en moquait éperdument. En réalité, elles se limitaient à quelques brasses le matin, quand l'eau était encore fraîche et vivifiante mais que le soleil commençait à réchauffer la terre, de la lecture intensive de romans d'aventures, et des promenades sans fin, en solitaire ou bien avec son père. Ce dernier avait beaucoup changé en peu de temps, il était devenu aimable, aimant et agréable. Tout ce qu'il n'avait jamais été auparavant. Il lui faisait faire des balades improbables, l'emmenant dans des lieux que lui seul connaissait, et lui parlait de sa vie quand il habitait au village, avec ses parents.

C'est ainsi que Cornélia avait appris qu'il s'était fâché avec eux lorsqu'il avait décidé d'aller faire des études de droit sur Paris, délaissant le domaine familial et les vignobles que plusieurs générations, du côté de sa mère, s'étaient évertuées à cultiver. Il les avait d'ailleurs revendus dès qu'il en avait hérité, ne voulant plus jamais en entendre parler, mais avait, cependant, décidé de garder la maison qui l'avait vue grandir. L'air de la campagne lui avait fait du bien à lui aussi, c'était un tout autre homme désormais.

Et, chose importante, il avait enfin cessé de n'être, pour sa fille, qu'un étranger…

Elle s'arrêta un instant, légèrement essoufflée après un quart d'heure d'effort intensif, puis se laissa mollement flotter à la surface, son corps lui donnant soudain la sensation de devenir aussi léger qu'une plume. Elle était allongée sur le dos, la tête en arrière, ses longs cheveux roux épars autour d'elle, chaque mèche dansant doucement au gré des ondulations de l'eau. Elle ferma les yeux, savourant la chaleur du soleil sur son visage. Tout était tellement plus simple tout à coup, il suffisait de se laisser glisser, de se laisser porter par le courant.

Elle resta quelques minutes ainsi puis, entendant des bruits de pas crissant sur la terrasse, se laissa couler jusqu'au fond du bassin et, d'un coup de pied énergique, remonta vivement à la surface, sa lourde chevelure plaquée en arrière, le long de son dos. Monsieur Williamson se tenait là, debout sur la terrasse, son téléphone portable à la main, une expression sévère fixée sur le visage. À Paris cela n'avait rien d'inhabituel mais ici c'était différent…

— Il faut que l'on parle, lâcha-t-il, la mâchoire un peu crispée.

Inquiète, elle attrapa l'échelle, grimpa hors de l'eau et prit la serviette qu'elle avait laissée sur une des chaises longues qui encadraient le bord du bassin. Ses cheveux, chargés d'eau, gouttaient par terre et elle s'étonna de voir les traces disparaître presque aussitôt. Des températures vraiment élevées pour un mois de mai… Elle s'assit et regarda son père, prenant la même expression grave, angoissant déjà à

l'idée que cette époque bénie de vacances et de repos allait peut-être maintenant prendre fin.

— Voilà, commença-t-il l'air plutôt embarrassé subitement, il va falloir que je parte quelques jours sur Paris, pour le travail, une affaire très importante. Je dois absolument être sur place.

Elle soupira de soulagement. Ce n'était que ça ? Monsieur Williamson vint s'asseoir à côté d'elle puis reprit :

— Je suis un peu inquiet à l'idée de te laisser à nouveau seule et, en même temps, je ne suis pas sûr que cela soit très judicieux de te ramener là-bas si tôt. Tu sembles aller tellement mieux ici…

— C'est vrai, reconnut-elle. J'aime vivre ici, je ne veux pas partir, pas déjà. Je peux très bien rester seule, tu sais. Et puis, il y a Maurice, il vient presque quotidiennement, il me tiendra compagnie. Si ce n'est que pour quelques jours, papa, tu n'as pas à t'en faire. Tout ira bien, c'est promis.

— D'accord, je te fais confiance. Mais, j'ai mes conditions.

— Je t'écoute, accepta-t-elle, résignée d'avance.

— Si je dois te laisser seule, je veux auparavant que tu ailles chez un médecin, en ville, quelqu'un qui pourra me confirmer que tu vas bien et que je peux partir l'esprit tranquille.

— Si tu y tiens, mais je ne crois pas que les médecins par ici soient qualifiés pour évaluer ce genre de chose. Ça m'étonnerait beaucoup qu'il y ait un psy dans le coin.

— L'avis d'un généraliste me suffira, il saura bien voir si quelque chose ne va pas, même s'il n'est pas

psy, insista-t-il. Et puis, une visite de contrôle ne te fera pas de mal, après ton… accident.

Sa voix se brisa. Ils n'en avaient plus jamais parlé depuis qu'ils étaient ici, tous les sujets douloureux, et celui-ci en particulier, étant devenus tabous. Ainsi donc sa tentative de suicide devenait un « accident » ? Pourquoi pas… Elle vit alors son père jeter un regard furtif à ses poignets. Depuis l'hôpital, elle portait une armée de bracelets à chaque bras afin de cacher les horribles cicatrices que les plaies avaient laissées, mais, pour nager, elle était bien obligée de les retirer. Embarrassée, elle retourna ses mains et les posa sur ses genoux :

— Si ça peut te faire plaisir.

— Bien. Une dernière chose encore, et pas des moindres. Je pense qu'il serait temps que tu voies un peu de monde. Même si tu vas mieux, tu passes tout de même tes journées seule et, avouons-le, à ne pas faire grand-chose… Ce n'est pas bon, tu t'en rends bien compte ?

Cornélia voulut répliquer mais il l'en empêcha :

— C'est pourquoi, en attendant que l'on sache ce vers quoi tu veux t'orienter, je t'ai trouvé un petit boulot de serveuse au bistrot d'en bas.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, consternée. De serveuse ? Au bistrot ?

— Oui, dans le café que tient l'une des filles de Maurice et Amélie, expliqua-t-il, fier de lui. Un mi-temps. Ils n'ont pas besoin de plus, je ne crois pas qu'ils aient une grosse activité de toute façon. Tu verras peut-être des gens de ton âge là-bas, je suis sûr que ça te fera du bien.

— Bien sûr, comme s'il y en avait ici, des gens de mon âge ! Et c'est l'emploi rêvé pour moi, je suis si peu maladroite et tellement à l'aise avec les inconnus !

— Justement ! argua-t-il en se relevant, la regardant de plus haut. Ça t'aidera peut-être à changer un peu. L'oisiveté a assez duré, ce n'est pas ça la vie Cornélia ! Tous les jeunes bossent durant l'été ! Et toi, eh bien, tu feras pareil, c'est tout !

Brusquement, il se rassit, et ses traits redevinrent peu à peu plus amicaux :

— Écoute, ce n'est pas la mer à boire. Tu verras, ça va te plaire, j'en mettrai ma main à couper. Tu ne commenceras que lorsque je reviendrai de Paris, d'accord ? Et puis, si vraiment ça ne te convient pas, tu arrêteras… Il faut bien que tu fasses quelque chose tout de même, hein ?

— Oui, je sais. Tu as raison, souffla-t-elle, consciente que cette situation ne pouvait être qu'éphémère, avant de reprendre d'un ton plus léger : Alors, ma future patronne, sera-t-elle aussi charmante que sa mère ?

Il pouffa de rire :

— Grand Dieu ! J'espère que non !

La jeune fille se résigna alors à accepter sans broncher le nouveau quotidien que lui avait préparé Monsieur Williamson. Après tout, c'était toujours mieux que la fac de droit. Et puis, elle avait pu profiter de presque deux mois de répit, c'était déjà beaucoup quand on avait un père comme le sien, pour qui l'inactivité traduisait la pire des tares de l'être humain : la paresse. Elle se doutait qu'à un moment ou à un autre, le sujet serait mis sur le

tapis. Puis, honnêtement, il fallait bien avouer qu'il n'avait pas vraiment tort, même si cela ne l'aurait pas dérangée, elle ne pouvait pas rester ainsi, sans rien faire ni jamais voir personne. Peut-être même qu'elle se plairait à ce nouveau travail, pourquoi pas ? Enfin, à condition, bien sûr, que la fréquentation dudit bistrot ne soit pas uniquement composée d'ivrognes du coin, ce qui était loin d'être gagné…

Trois heures du matin. Pour quelle raison n'arrivait-elle pas à trouver le sommeil ? Une angoisse, insidieuse, qu'elle tentait vainement d'ignorer, s'infiltrait doucement en elle, nouant peu à peu sa gorge et son estomac. Son souffle était court, comme si elle avait eu peur de quelque chose. Pourtant il n'y avait rien… Tout au plus, une légère inquiétude quant au fait de devoir aller chez un médecin inconnu dans quelques heures ainsi qu'une vague anxiété à l'idée de se retrouver à nouveau seule, même si ce n'était que pour quelques jours. La solitude, cette douce et triste amie, elle la connaissait bien. À Paris, c'était son lot quotidien. Ça ne l'effrayait pas vraiment. Alors quoi ?

Elle serra ses paupières pour être sûre d'avoir bien les yeux fermés et essaya de se concentrer sur des pensées agréables. Mais, comme à chaque fois que son esprit commençait à s'égarer, des images du château d'en face s'imposèrent à elle, entêtantes et déraisonnablement oppressantes. Agacée, elle se leva et alluma le plafonnier de sa chambre puis descendit à la cuisine, se disant que, peut-être, un peu de grignotage l'aiderait à retrouver la sérénité.

Dehors, tout était calme, le village entier dormait paisiblement tandis qu'elle se trouvait au bord de la crise de nerfs, sans raison. Elle ouvrit le réfrigérateur dans l'espoir d'y trouver quelque chose d'intéressant à se mettre sous la dent et frissonna en recevant la bouffée d'air froid que dégageait l'appareil. Elle réalisa alors qu'elle était complètement gelée, ses mains et ses pieds avaient même pris une teinte légèrement bleutée. Elle prit un yaourt, s'installa sur le canapé du salon et s'enroula dans la couverture qu'elle avait laissée là la veille. Impossible de se réchauffer. Plus le temps passait et plus Cornélia grelottait. La journée avait pourtant été chaude. Les températures se seraient-elles rafraîchies subitement ?

Elle remontait l'escalier quand elle entendit un bruit de pas lourd et lent, inhabituel, provenant du couloir de l'étage. Avait-elle fini par réveiller son père avec ses allées et venues ?

— Papa ? C'est toi ? hasarda-t-elle à mi-voix.

Aucune réponse. Rien que le silence pesant, presque anxiogène, de la campagne assoupie. Elle haussa les épaules et continua jusqu'à sa chambre. Elle s'étonna alors de retrouver la pièce plongée dans le noir tandis qu'elle était persuadée d'avoir laissé la lumière allumée en la quittant tout à l'heure. Curieux… Non, à cette heure, l'on devenait facilement paranoïaque, elle avait dû l'éteindre et ne s'en rappelait plus, voilà tout.

Toujours frigorifiée, elle se pelotonna sous ses draps et se mit de nouveau en quête de ce repos qui, ce soir, se faisait tant désirer. Quand, finalement, les lourdes vapeurs de la torpeur commencèrent à engourdir son corps ainsi que son esprit, un nouveau

bruit étrange, sorte de bruissement furtif, se fit entendre. Elle ouvrit un œil, presque sûre d'avoir rêvé, et aperçut soudain, à la timide lueur de la lune, une haute silhouette masculine se dessiner sur son balcon pour aussitôt s'évanouir. Effrayée cette fois, elle ralluma sa lampe de chevet, quitta son lit d'un bond et alla ouvrir la porte-fenêtre, mais ne trouva là rien d'anormal. Personne. Ça n'avait été qu'une illusion, forcément. L'ombre des arbres peut-être ? Encore sous le coup de la panique, son cœur battait maintenant à bâtons rompus, résonnant jusque dans ses tempes. Décidément, il était dit qu'elle ne dormirait pas ce soir !

— Allez, presse-toi un peu s'il te plaît, intima monsieur Williamson, contenant mal son agacement.

Cornélia, n'ayant pu trouver le sommeil qu'aux environs de cinq heures du matin, venait quasiment de passer une nuit blanche et s'efforçait d'avaler son bol de céréales le plus rapidement possible. Elle avait eu un mal fou à se lever et n'était même pas certaine d'être vraiment réveillée tant ses membres étaient lourds et ses idées ralenties. Son père, quant à lui, était frais et pimpant, même de si bonne heure. Il avait revêtu son ordinaire costume, sans oublier, bien sûr, sa triste cravate grise, sa tenue de travail par excellence, et s'apprêtait, après avoir emmené sa fille chez le médecin, à partir pour Paris.

— Voilà ce que c'est que de faire la grasse matinée presque tous les jours, tu as pris de mauvaises habitudes et à présent tu ne peux plus t'en défaire ! s'exclama-t-il en battant du pied sous la table.

— Ça, et probablement aussi le fait que je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit… répliqua-t-elle, luttant pour ne pas bâiller.

— Ah ? Mais pourquoi donc ?

— Je n'en sais rien.

— Alors il faudra en parler au médecin tout à l'heure, d'accord ?

— Oui… Je ferai ça…

Il posa sur elle un regard sceptique :

— Tu sais, c'est important, je ne partirai pas si le docteur Jacob me dit que tu n'es pas en bonne santé.

— Je suis en bonne santé ! s'exclama-t-elle. C'est idiot, que veux-tu qu'il te dise d'autre ?

— On verra bien, conclut-il en quittant la table. Dépêche-toi de finir, je vais sortir la voiture. Nous sommes déjà en retard, Cornélia.

Monsieur Williamson, entre autres obsessions, était un maniaque de la ponctualité, même pour un simple rendez-vous médical. Il devait faire de gros efforts en ce moment pour ne pas se montrer plus acerbe envers sa fille. Celle-ci soupira en le regardant s'éloigner. Mollement, elle porta sa cuillère à ses lèvres quand, soudain, un horrible goût amer et métallique emplit sa bouche. Elle baissa les yeux, consternée, et vit alors le lait dans son bol devenir brusquement épais et pourpre.

Elle resta un instant à regarder ses céréales flotter dans ce qui semblait désormais être du sang… Elle poussa un petit cri, bref et aigu, tout en envoyant valdinguer, d'un revers de la main, le récipient de porcelaine à travers la pièce. Horrifiée, elle se leva et se précipita dans l'évier pour recracher.

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? s'enquit monsieur Williamson en revenant sur ses pas, stupéfait.

— C'est répugnant ! cria-t-elle en toussant, désignant les morceaux du bol brisé, éparpillés un peu partout sur le carrelage de la cuisine. Regarde !

Les yeux de son père firent plusieurs allers et retours entre elle et les débris de l'objet et une expression d'incompréhension, teintée d'inquiétude, s'installa sur son visage :

— Quoi ?

Hébétée, la jeune fille se retourna et se pencha pour examiner de plus près le liquide répandu au sol. C'était blanc, un peu transparent… Du lait. Simplement du lait. Pas la moindre trace d'un quelconque liquide rougeâtre.

— Je… Je ne comprends… bégaya-t-elle.

— Vas-tu me dire ce qui t'arrive ?

— Rien. C'était absurde, admit-elle, presque soulagée. J'ai cru voir quelque chose dans mes céréales mais je me suis trompée. Je suis désolée.

Le père de Cornélia attrapa le paquet encore ouvert sur la table et l'inspecta :

— Il a été acheté hier. Qu'est-ce que tu as vu ?

— Rien papa, assura-t-elle en commençant à ramasser ce qui restait du bol. Le manque de sommeil me joue des tours…

Il resta quelques secondes à la regarder d'un œil intrigué puis alla jeter la boîte de céréales ouverte du matin à la poubelle et dit :

— Allez, laisse ça s'il te plaît, Amélie s'en chargera. On est pressé, tu te rappelles ?

Le docteur Jacob était loin de ressembler aux médecins qui avaient suivi la jeune fille durant son hospitalisation. Il était petit, paraissait très âgé, les cheveux entièrement blanchis par les années et souriait en permanence d'un air paisible et serein. D'emblée, monsieur Williamson s'était excusé pour leur léger retard, évoquant même un faux contre temps, mais le vieil homme s'était contenté de répondre aimablement que cela n'était absolument pas grave. Ce ne fut qu'après avoir pris le temps de s'entretenir quelques minutes avec lui qu'il reçut sa nouvelle patiente. Cornélia, qui n'avait fréquenté que les cabinets de médecins parisiens, s'étonna de trouver en ce lieu un mobilier aussi hétéroclite, entièrement fait de bric et de broc, seul le matériel médical semblait relativement récent, le reste étant à l'image de l'occupant, ancien et usé. Le voyant d'abord s'installer à son bureau, elle l'imita, prenant place juste en face, dans une espèce de fauteuil crapaud au velours râpé, usure relative au passage de nombreuses personnes.

— Alors, mademoiselle, commença-t-il d'un ton doux, votre père a l'air de beaucoup s'inquiéter à votre sujet. A-t-il raison ?

— Non. Évidemment que non. Je vais bien. Je vais mieux. Il a déjà dû tout vous raconter. Je ne vois pas ce que je fais ici.

— Eh bien, je vais m'occuper de prendre votre tension, d'écouter votre cœur, peut-être vérifier votre poids également. Une simple visite de contrôle, en fait. Cependant, s'il y a des choses qui vous tracassent, comme ces petits problèmes d'insomnie, par exemple, il vaudrait mieux m'en parler.

Elle passa sa main sur son front, embarrassée. Apparemment ces quelques minutes d'entrevue avaient suffi à son père pour exposer sa vie entière dans les moindres détails…

— Je n'ai pas de problème de ce genre, j'ai seulement mal dormi la nuit dernière.

— Vous savez, les parents restent des parents, ils se font constamment du souci pour leurs enfants.

— Oui, le mien a mis un peu de temps à se réveiller mais maintenant il en fait des tonnes ! s'exclama-t-elle avant de reprendre : Non, il n'y a rien, docteur. Comme je vous l'ai dit, je vais beaucoup mieux. Mon père n'a plus de raison de s'inquiéter. Dites-le-lui, s'il vous plaît.

— D'accord, obtempéra-t-il en indiquant la table d'examen de l'autre côté de la pièce. On va passer par là, si vous le voulez bien.

Elle s'assit en silence, retira son tee-shirt et poussa la masse épaisse de ses boucles sur le côté en voyant le médecin prendre son stéthoscope. Il passa derrière elle et, curieusement, attendit quelques instants avant d'imposer le contact glacé de l'appareil dans le dos de Cornélia. Cela dura plus longtemps que d'ordinaire, et, au bout d'un moment, le docteur Jacob se racla la gorge avec une certaine gêne puis demanda :

— Il est curieux votre… « tatouage » ?

— Pardon ?

— Oui, ces espèces de marques que vous avez ici, entre les omoplates.

Il effleura du doigt l'endroit qu'il venait d'indiquer.

— De quoi parlez-vous ? J'ai des marques ?

— Comment ? interrogea-t-il, incrédule. Vous l'ignoriez ?



Extrait de la publication

Elle se retourna pour lui faire face et vit qu'il ne plaisantait pas, le sourire sur son visage avait même disparu pour laisser place à une expression grave :

— Cela ressemble presque à d'anciennes brûlures, une sorte de scarifications… Ça ne vous dit vraiment rien ?

Elle écarquilla les yeux, refusant de le croire. Elle n'avait jamais eu ce genre de chose, ça ne lui serait même pas venu à l'idée, elle qui ne supportait déjà pas les piqûres… Les traits du médecin se décomposèrent lentement :

— Est-ce que quelqu'un vous a fait du mal, Cornélia ? Est-ce que c'est pour ça que vous avez tenté de mettre fin à vos jours ? Vous aviez peur ?

— Quoi ? Non ! rétorqua-t-elle en secouant la tête. C'est absurde !

Le docteur Jacob resta un instant à scruter sa patiente, comme s'il avait cherché là quelques vérités cachées, puis, il posa une main sur son épaule et l'entraîna vers un coin de la pièce, là où se trouvait un miroir. Il la plaça juste devant, mais de dos. Ne comprenant pas ce qui se passait, la jeune fille se laissa guider sans opposer la moindre résistance et jeta un coup d'œil bref et sceptique à son propre reflet. Ce qu'elle découvrit alors la pétrifia. Elle se mit subitement à penser que tout cela n'était pas possible, qu'elle n'avait finalement pas réussi à se réveiller ce matin et qu'elle se trouvait encore dans son lit, emmitouflée dans ses draps, son esprit vagabond, très créatif ces derniers temps, lui offrant de nouveaux cauchemars, toujours plus terrifiants… Dans son dos, juste entre ses deux omoplates, était gravé dans sa

chair une sorte de message, composé d'espèces de lettres blanchies par la cicatrisation, difficilement déchiffrables mais tout de même suffisamment explicites :

Tu m'appartiens

— Mon Dieu… balbutia-t-elle sans pouvoir détacher son regard du miroir, ignorant la douleur des muscles se tétanisant dans son cou à force de se tenir tordus. C'est insensé… Complètement insensé…

Quelqu'un s'était amusé à lui écrire dessus ?! Un malade l'avait charcuté au point de lui laisser ces marques hideuses et tout ça sans qu'elle ne s'en rende compte ?!

— Docteur, je ne sais pas ce que c'est, avoua-t-elle, se tournant enfin vers lui. Je jure que je ne savais pas que c'était là.

Il fronça les sourcils :

— Je vous crois. Mais alors, vous devriez tout de suite vous rendre dans un commissariat, une enquête doit être faite. Il est fort probable que quelqu'un cherche à vous nuire.

Le regard de la jeune fille revint vers le miroir. Toujours incrédule, elle passa le bout de ses doigts dans son dos, caressant les cicatrices en forme de mots, pour une ultime vérification. Les lettres étaient légèrement en relief sur sa peau. Le plus étrange c'était que les cicatrices avaient l'air anciennes, ce n'était même pas douloureux.

— Réfléchissez, quand a-t-on pu vous faire ça ? insista le médecin.



Extrait de la publication

— Je n'en sais rien… Pendant que j'étais dans le coma, peut-être.

Elle hésita à lui parler également des blessures à ses poignets, arrivées là elles aussi comme par magie, puis se ravisa. Pour le moment, il semblait convaincu qu'elle disait vrai et qu'elle ignorait réellement l'origine de ses marques. Si elle mentionnait encore d'autres faits similaires, il pourrait peut-être changer d'avis. Cela compliquerait les choses et elles l'étaient déjà assez comme ça.

— Non, c'est beaucoup moins récent ! reprit-il. Ces cicatrices ont plusieurs années. Enfin, personne ne les a jamais remarquées auparavant ?

Oui, comment cela se faisait-il, si ces lettres étaient vraiment si anciennes qu'il le prétendait, que personne, pas même son père, ne se soit aperçu de leur présence ? À l'hôpital, les médecins l'avaient-ils examinée si sommairement qu'ils n'avaient rien vu ? Peut-être était-ce à cause de ses cheveux ? Son épaisse chevelure, que jamais elle n'attachait, avait-elle masqué durant tout ce temps l'effroyable message caché juste en dessous ? Peut-être… Ses idées s'embrouillèrent brusquement. Tout ça, c'était trop ! Beaucoup trop pour une seule personne !

— Je suis majeure. Par conséquent, vous êtes tenu au secret professionnel, n'est-ce pas, docteur ? questionna-t-elle d'un ton qu'elle voulut ferme.

— Bien sûr, admit-il en plissant les yeux, semblant ne pas voir où sa patiente voulait en venir.

— Alors, je vous demande de n'en parler à personne, et surtout pas à mon père.

Cornélia s'éloigna du miroir et alla ramasser ses vêtements qu'elle s'empressa ensuite d'enfiler :

— Vous lui direz que je vais bien, puisque c'est le cas ?

— Euh… Oui… accepta-t-il, décontenancé. Mais, tout de même, tout cela est inquiétant. Je n'ai jamais rien vu de pareil. C'est grave mademoiselle. Peut-être êtes-vous en danger…

— Je ne crois pas, conclut-elle en récupérant son sac puis en lui serrant la main. C'est trop ancien, vous l'avez dit. Depuis, j'ai changé de ville, et de vie aussi. C'est bizarre, c'est tout.

L'angoisse, encore et toujours. Elle montait peu à peu en elle. Il fallait qu'elle s'en aille, maintenant. Qu'elle rentre chez elle et qu'elle fasse un tour dans sa piscine, pour nager, se dépenser, puis flotter, afin de faire le vide dans sa tête. Oublier… Ne plus penser à ces faits étranges qui lui donnaient le tournis, apprendre à vivre avec, c'était tout ce qu'il y avait à faire. Elle se dépêcha de sortir et retrouva aussitôt son père dans la salle d'attente, un journal dans les mains. Il parut surpris de la voir revenir si vite. Cornélia prit alors sur elle pour avoir l'air calme et serein alors qu'au fond d'elle-même, ses entrailles se nouaient de plus en plus fortement, l'oppressant tellement qu'elle manquait d'air. Savoir cette chose sur elle, cette espèce de tatouage au fer rouge, la marquant à tout jamais, tel du bétail, était effroyable. Ignorer d'où cela pouvait bien provenir était encore pire… Mais elle n'en laissa rien paraître et afficha même un sourire radieux :

— Voilà, c'est fait. Tu vas pouvoir partir l'esprit libre, papa, tout va très bien. N'est-ce pas, docteur ?

— Oui, heu, tout à fait… répondit-il, un soupçon de scepticisme au fond du regard. Monsieur Williamson, votre fille est en parfaite santé.

— Bien, je voulais seulement m'en assurer.

Puis un silence gênant s'installa. La jeune fille, pour couper court à ce moment pesant, se jeta au cou de son père et l'embrassa sur la joue, feignant l'enthousiasme :

— Tu vas me manquer, mon petit papa !

Elle en avait probablement fait un peu trop mais cela avait été efficace. Embarrassé d'être ainsi étreint en public par sa fille de dix-neuf ans, ce dernier s'empressa de serrer la main du praticien, le remerciant brièvement, et fila avec elle pour rejoindre leur voiture.

Et voilà, de nouveau seule… Il fallait bien que cela arrive, de toute façon. Comme prévu, Monsieur Williamson était parti juste après l'avoir ramenée du cabinet de médecin, ne perdant pas une minute d'une journée qui s'annonçait fort chargée, regorgeant de rendez-vous professionnels, de repas d'affaires et de dossiers volumineux à parcourir. Quant à elle, elle avait déjeuné avec le jardinier et sa femme, la très charmante madame Amélie, qui, durant ce laps de temps, n'ouvrit la bouche que pour engloutir son rôti. Cornélia avait été soulagée de les voir ensuite s'en aller, attendant finalement avec une certaine impatience ce moment où, enfin seule, elle pourrait s'enfermer dans sa chambre et examiner à loisir ses étonnantes cicatrices.

Oubliant même jusqu'à son projet de baignade, elle passa la quasi-totalité de l'après-midi figée devant son



Extrait de la publication

grand miroir en pied, un autre, plus petit, dans les mains afin d'éviter de se tordre trop longtemps le cou, inspectant durant des heures les horribles marques qui étaient apparues dans son dos. Elle fouilla son esprit en quête de réponse, mais aucune ne vint. Elle eut beau sonder son passé, proche et lointain, elle ne trouva rien, aucune occasion, aucun moment où ce genre de chose aurait pu se produire. Et pas plus de personnes assez tordues parmi son entourage fort restreint, capables de telles horreurs non plus. Après tout, c'était tout de même la deuxième fois que son corps subissait des mutilations sans qu'elle ne s'en rende compte, les blessures à ses poignets ne trouvant pas plus d'explications. Il y avait un lien entre ces deux faits, forcément…

Une question, qu'elle aurait préféré ne jamais avoir à se poser, lui revenait sans cesse. Était-elle cinglée au point de s'être fait graver ces mots elle-même, d'avoir fait appel à quelqu'un pour ça, puis, plus tard, de s'être tailladé les poignets, et, ensuite, d'avoir oublié le tout ? Cela n'avait ni queue, ni tête ! Pourquoi ? Pourquoi aurait-elle fait ça ? Pourquoi ce message ? Il ne signifiait absolument rien ! Et puis, pourquoi se serait-elle ouvert les veines puisqu'elle pensait mourir lors de sa chute du haut du pont ! Tout ça était absurde ! Parfaitement absurde ! Si elle avait cru en Dieu, elle aurait peut-être vu là-dedans une sorte de stigmates démoniaques… Or, Cornélia était profondément athée, comme son père et comme l'était sa mère aussi. Toute forme de religion, et ce quelle qu'elle fût, lui filait des boutons. Elle ne supportait pas le mysticisme, l'associant toujours à de l'obscurantisme, et était une fervente cartésienne. Ce

qui l'amenait donc à penser qu'il devait y avoir une explication à ces phénomènes étranges, une explication rationnelle mais qu'elle ne parvenait à trouver…

Au bout d'un moment, son estomac la rappela à l'ordre et, d'un coup d'œil à son radio-réveil, elle réalisa qu'il était justement l'heure du dîner. Elle n'avait absolument rien fait de son après-midi, trop perdue dans ses pensées pour s'occuper de quoi que ce fut. Il fallait se ressaisir maintenant, ce n'était pas bon de ressasser sans cesse les mêmes choses. Elle se rhabilla, chassant de sa tête l'idée qu'on avait pu l'agresser à son insu, descendit à la cuisine et entreprit de se préparer un plateau télé. Son père aurait désapprouvé. À Paris, elle ne faisait ce genre de chose que lorsqu'il était absent, ce qui arrivait très régulièrement ; car, monsieur Williamson, aussi vieux jeu qu'il fût, ne supportait pas que l'on mange devant un écran. Enfin, il n'était pas là ce soir, alors autant en profiter ! Une pizza et des chips. Un menu un peu aberrant mais tant pis, madame Amélie cuisinait si mal que Cornélia n'aurait su dire si elle avait mieux mangé lors de son séjour à l'hôpital ou depuis qu'elle était ici, au manoir. Pour la jeune fille, coutumière du genre, rien ne valait un bon plat industriel, déjà prêt, une valeur sûre en quelque sorte.

Comme les programmes de la soirée ne l'intéressaient pas, elle se lança dans le visionnage d'un DVD qu'elle avait rapporté de Paris. Un bon vieux thriller, glauque à souhait, en fait un film culte qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de regarder auparavant, *Le silence des agneaux*. Ce fut seulement passé la première demi-heure qu'elle réalisa que ce choix n'était pas vraiment la meilleure des idées qu'elle ait eues.

Les scènes violentes l'avaient choquée à tel point qu'elle en perdit rapidement l'appétit, le paquet de chips resta intact et la pizza tout juste à moitié entamée, et l'histoire de ce tueur en série extraordinairement habile, alignant les victimes au nez et à la barbe de la police, l'avait quelque peu effrayée. Elle se savait relativement sensible mais la découverte du message dans son dos aggravait sérieusement les choses. C'est donc avec une boule au ventre qu'elle vérifia chaque serrure, qu'elle ferma tous les volets, puis qu'elle alla se coucher, tentant de se raisonner. Aucun serial killer ne la guettait, Rougemont était un village peuplé de tranquilles personnes âgées, rien de terrible ne pouvait lui arriver…

Malgré tout, la fatigue l'emporta sur ses inquiétudes et elle s'endormit très rapidement. Son sommeil fut paisible jusqu'aux environs de quatre heures du matin, quand, dans le silence de la nuit, un bruit lancinant l'en tira peu à peu.

Une espèce de clapotis humide, sorte de « plic, ploc » interminable ; résonnait d'une manière étonnamment bruyante à travers toute la maison. Quand elle fut tout à fait réveillée, elle alluma sa lampe de chevet et resta un instant figée sur son lit, clignant des yeux, éblouie par la lumière électrique. Ses nuits allaient-elles être toutes perturbées dorénavant ? Agacée, elle se leva et alla vérifier en premier lieu la robinetterie de sa propre salle de bains mais ne trouva rien d'anormal. Rien ne gouttait ici. Pourtant, le bruit était si fort que ce qui le causait aurait dû être proche…

Déterminée à trouver son origine, elle quitta sa chambre et se glissa dans le couloir. La boule au



Extrait de la publication

ventre de la veille lui revint subitement. Un rai de lumière filtrait à travers l'embrasure d'une porte close, accentuant l'obscurité du couloir. Le bruit venait de là-bas, vraisemblablement. C'était la plus grande salle de bains de la maison, celle qui avait une jolie baignoire ancienne, aux pieds dorés et sculptés, et où Cornélia n'allait jamais. Elle inspira profondément, cherchant à se convaincre qu'il ne s'agissait là que d'une méprise, madame Amélie ayant probablement oublié d'éteindre le plafonnier après son passage, puis elle se dirigea vers la porte d'où venait la lumière. Le clapotis résonnait de plus en plus fort aux oreilles de la jeune fille, jusqu'à paraître complètement disproportionné.

Elle entra lentement. La pièce était vide. Évidemment… Elle se trouva alors un peu bête de s'être autant angoissée pour si peu, comme ça, sans aucune raison valable. Elle inspecta d'abord le lavabo. « Plic. » Ça venait de derrière. Elle se retourna.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?!

La baignoire était remplie jusqu'à ras bord, et, tout au fond d'une eau quasiment noire, croupie et nauséabonde, gisait une sorte de chapelet aux grains pleins de rouille. Cornélia, déconcertée, prit néanmoins son courage à deux mains, retint sa respiration, et, non sans un profond dégoût, plongea le bras dans le bain puis, le plus rapidement possible, retira la bonde qui retenait l'eau crasseuse. Une terrible odeur de pourriture lui monta jusqu'aux narines. Elle examina l'objet apparaissant de plus en plus clairement, la baignoire se vidant progressivement, ses rebords gardant cependant la trace de son répugnant contenu.



Extrait de la publication

Il s'agissait bien d'un chapelet mais dont la chaîne, moins longue que d'ordinaire, rappelait plutôt la forme d'un collier. Les perles étaient noires et encrassées, complètement corrodées, la rouille leur donnant une teinte orangée par endroits. Qu'est-ce que cela signifiait ? Comment cette chose était-elle arrivée là ? Et pourquoi cette eau était-elle aussi sale ? Cela devait faire un moment qu'elle croupissait là. Curieux que personne ne s'en soit aperçu avant…

Exaspérée de ne pouvoir, une fois encore, passer une nuit correcte à cause d'idioties, Cornélia attrapa le vieux collier abîmé, ouvrit la fenêtre de la salle de bains, et le jeta violemment, le plus loin possible de la maison. Si jamais il avait une quelconque valeur, celui qui le trouverait serait ravi. Elle était là, au milieu de la pièce, prête à retourner se coucher quand un affreux doute l'assaillit. Et si ce n'était pas la femme de ménage qui avait négligé ses tâches mais qu'une personne, comme le lui avait suggéré le docteur Jacob, lui voulait du mal, à elle, et cherchait à l'effrayer ? Non, elle devenait parano. Ce n'était rien du tout. Une eau croupie dans une baignoire, un vieil objet traînant au fond… Et après ? Cela n'avait pas de sens. Si l'on avait voulu lui faire peur, il y avait toute une liste de moyens beaucoup moins équivoques et beaucoup plus efficaces ! Pourquoi se donner la peine d'une mise en scène aussi ridicule ? Non, ça ne pouvait pas être ça.

Elle allait sortir de la pièce et retourner se coucher lorsque, dans un claquement bref et sourd, la porte se rabattit brutalement devant elle. Un cri de surprise lui échappa aussitôt, puis, dans un réflexe, elle s'empressa de saisir la poignée. Elle tenta de la tour-

ner dans tous les sens mais découvrit avec effroi qu'elle était bloquée. Cette dernière restait obstinément fixe, refusant tout mouvement. Cornélia était enfermée, prise au piège ! Que se passait-il ? L'angoisse la submergea d'un coup. À présent il était certain qu'elle n'était pas seule dans la maison. Il existait bel et bien quelqu'un qui lui voulait du mal et cette personne avait profité du fait qu'elle fut seule chez elle pour terminer ce qu'elle avait commencé !

— Il y a quelqu'un ? osa-t-elle timidement.

Mais personne ne répondit. Le calme plat, écrasant. Elle essaya à nouveau d'ouvrir la porte, s'acharnant maintenant de toutes ses forces sur la poignée, mais il n'y avait rien à faire, cette dernière était définitivement bloquée.

— Ce n'est pas drôle ! Ouvrez-moi !

Silence radio. Elle hésita un instant puis se mit à filer de grands coups de pied dans la porte, toujours sans succès. Quelqu'un était là, dans la maison et l'avait enfermée dans la salle de bains ! Mais pour quelle raison ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ?! cria-t-elle, la voix tremblante.

La personne était-elle encore derrière la porte ? Des larmes coulèrent le long des joues de Cornélia. Si elle avait souhaité mourir il y a quelque temps, ce n'était plus le cas aujourd'hui, et ce n'était certainement pas de cette manière. Finir assassinée à dix-neuf ans par un malade après une tentative de suicide ratée et une vie dont elle n'avait pas profité, quel piètre destin… Était-ce cela que l'on appelait l'ironie du sort ? Et qu'allait-il lui arriver maintenant ? Qui pouvait bien être cette personne et que lui voulait-elle au juste ?

Du mal, forcément… Elle ne put alors retenir ses sanglots et fondit en larmes, se laissant glisser le long du mur jusqu'à s'asseoir sur le carrelage glacé.

— *TU M'APPARTIENS, CORNÉLIA, À TOUT JAMAIS !*

Non ! La voix était revenue, encore ! Aussi forte et aussi présente qu'avant, lui compressant le crâne, à moins que ce ne soit la peur… Pourquoi maintenant ? Ce n'était vraiment pas le moment ! Il fallait qu'elle ait l'esprit le plus clair possible si elle voulait essayer de se tirer de là. Elle essaya tant bien que mal de se détendre, la voix n'apparaissait que lorsqu'elle était stressée, enfin, c'était ce qu'elle croyait. D'un bond elle se releva. Il fallait qu'elle tente quelque chose, elle n'allait pas attendre sagement que son hypothétique agresseur vienne la chercher. La fenêtre ! La salle de bains se trouvait au premier, certes avec la hauteur sous plafond relativement conséquente du rez-de-chaussée, ce devait faire une sacrée marche, mais il fallait essayer. Si seulement il pouvait y avoir une gouttière ou une branche à laquelle s'accrocher à portée de main ! Elle tenta d'ouvrir la lucarne, comme elle l'avait fait précédemment pour jeter le chapelet, mais cette fois ce fut impossible, elle aussi était bloquée…

— Noooonn ! cria-t-elle de rage et de dépit. Mais qui êtes-vous ? Pourquoi ?

Tout cela donnait l'impression d'avoir été soigneusement préparé…

— *Tu sais très bien qui je suis et aussi ce que je veux, ma douce Cornélia…*

La voix était faussement mielleuse et son timbre discordant résonnait d'une manière à la fois

effrayante et malsaine. Le plus dérangeant c'était que, cette fois-ci, Cornélia ne savait plus si elle ne se trouvait que dans sa tête ou si elle était réelle… Bien qu'elle fût seule en cet instant dans la pièce, la voix donnait l'impression de venir de la salle de bains même.

— Non je ne sais pas, je n'en sais rien du tout !

Dans le doute il valait mieux répondre, essayer de parler, de savoir ce qui se passait. Mais, de nouveau, ce fut le calme plat. Pas un bruit provenant du couloir ou d'un autre endroit de la maison. Rien. Elle essaya de rendre sa voix la plus assurée possible, sachant d'avance qu'elle n'y parviendrait pas :

— Je voudrais comprendre ! Dites-moi !

Toujours rien. Cornélia se rassit contre le mur, tremblante, ses nerfs commençaient à lâcher doucement. Elle mit sa tête entre ses genoux et essaya de réfléchir. Que pouvait-elle bien faire d'autre maintenant sinon attendre ? Attendre que le malade qui était entré chez elle par effraction s'en prenne à elle pour de bon ? Attendre qu'il s'en aille ? Attendre qu'on vienne à son secours ? N'y avait-il rien dans cette salle de bains qui aurait pu servir d'arme, rien qui aurait pu l'aider à se défendre ? Sans se lever, elle ouvrit le placard juste à côté d'elle, sous le lavabo, tout en prenant soin de faire le moins de bruit possible. Quelques bouteilles de gel douche et de shampooing d'avance y étaient entreposées, rien d'extraordinaire… Il y avait également un paquet de coton, une brosse à cheveux et un coupe-ongles. Elle s'imagina un instant accueillir son agresseur avec ce dernier objet… et au ridicule de cette hypothétique situation.

*Composition*
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*
*par* GRAFICA VENETA
*le 18 août 2013.*

Dépôt légal août 2013.
EAN 9782290083802
OTP L21EDDN000466N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*

Extrait de la publication